



**LAURENT  
FÉTIS  
NOCTURNES**

**HÉLIOS** *noir*



# NOCTURNES

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios, mars 2016

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-804-8 // EAN : 9782366298048

*Dédié au Professeur Lu*

## **Prélude au Nocturne**

### **Premier fragment**

Explosion de lumière et de musique industrielle dans l'appartement de Justin Brady. L'homme, dont le ventre est décoré d'une immense cicatrice en forme de Y, se lève d'un coup. Il ne porte qu'un slip CK noir et, malgré le froid dispensé par la climatisation, n'éprouve aucun frisson, pas même la chair de poule.

Les spots multicolores, pilotés par ordinateur, se mettent à tourner sur leur socle, projetant sur les murs blancs des formes violentes qui suivent tant bien que mal la musique frénétique d'un CD de Merzbow qu'il a reçu ce matin. Raide, il quitte sa couche et s'en va coller son front balaféré contre la baie vitrée donnant sur le World Trade Center.

Il ne bouge plus, une véritable statue charnelle et livide.

Bien qu'il reste contre la vitre pendant une dizaine de minutes, nulle trace de buée ne vient s'interposer entre New York et lui.

Il savoure le moment.

Caresse son sexe froid et pose ses mains contre sa poitrine, rien que pour imaginer le battement fantôme. Cœur de cadavre.

Pas de buée, pas de pulsation. Nulle trace de vie n'anime le visage de Justin Brady. Sa mort est son arme, son pouvoir.

Il pourrait se croire le roi mais il sait qu'à quelques blocks de là, cette autre femme, non plus, ne parvient pas à trouver le sommeil. Elle, celle qui l'a brisé. Celle qui a su anéantir sa puissance de mort-vivant, celle qui a fait de lui ce simple jouet. Autant à Londres, il pouvait sentir la force lui couler dans la gorge, autant ici, il se sent perdu, presque autant que la foule des pitoyables larves humaines.

New York est le domaine exclusif de cette femme, la maîtresse de la Compagnie Détraquée. Justin doit se soumettre à sa loi d'acier, à son désir, et il est tenu d'en jouir, ainsi qu'il est écrit. Elle est presque aussi douce que son ancienne compagne. Mais cette fois, c'est lui qu'on manipule.

Il quitte la vitre et marche vers un meuble trapu et carré sur lequel on a posé un médaillon en argent. Un motif curviligne complexe, relevant à la fois du serpent, de l'anneau de Möbius et de l'araignée.

Le besoin les maintient éveillés, elle et Justin. D'un bout à l'autre de New York, dans le même instant, leurs tripes congelées se mettent à craquer et ils serrent les mâchoires en pensant à leur prochaine soirée.

## **Second fragment**

Cigarette à la bouche, les cheveux dénoués, Sonia Servera cessa de pianoter sur son terminal. Elle décida de s'accorder une pause entre deux clients. Le téléphone retentit. Elle lâcha une injure en espagnol puis décrocha.

C'était l'homme, cette fois, qui l'appelait. Une voix profonde et parfaitement modulée, avec un léger accent anglais. Tandis qu'il lui énumérait le programme de la nuit à venir, son ton resta neutre. Même lorsqu'il mentionna les deux jeunes enfants qu'elle avait levés dans le Lower East Side, la semaine dernière.

## Reprise...

Jean-François Langley, les jambes en coton, regarde le bus s'éloigner en décollant à peine son regard du caniveau.

Ça devient plus dur, chaque jour.

Vivre seul et répéter sans cesse les mêmes gestes. Machine célibataire exsudant une puanteur médicamenteuse. Faire le même trajet, de mon appartement jusqu'à la rédaction. Rencontrer les mêmes personnes, se renvoyer les banalités d'usage, se forcer à balancer les grimaces de l'animal social. À l'usure du quotidien s'ajoute le poids de ma honte. Une angoisse constante qui flotte, liquide et nauséabonde, autour de moi. Ça me fout mal à l'aise et ça inquiète même mes proches. Enfin, ceux qui continuent encore à me fréquenter. Par pitié ? Charité ? Habitude ?

Ça va faire un an que je lutte, que j'essaye de me dépêtrer de l'horreur new-yorkaise. Un an que j'essaye de sortir de ça !

J'ai presque tout laissé dans le cœur pourri de la Grosse Pomme.

Mon intégrité de journaliste.

Mon amour et ce qui me restait de désir.

Mon soi-disant talent de rédacteur.

Beaucoup de fric.

Mon temps.

Et finalement, j'ai failli y laisser la vie, par deux fois.

Je marche jusqu'au petit kiosque à journaux qui donne l'impression de crouler sous les publications, puis tourne sur la droite. Ce matin, il fait plutôt frais et je me rends directement dans le hall de l'immeuble, sans prendre le temps de discuter avec Mme Annie, la vieille racornie sur ses revues de cul hardcore ou de tuning rutilant. Au passage, elle m'envoie un :

— Eh ! Bonjour M. Langley. Pressé, hein ?

Oui. Je réponds par un rapide geste de la main avant de m'engouffrer dans la grande entrée bien chauffée. Pas le temps de discuter avec elle, dommage... J'aurais eu un contact humain. Au moins un dans ma journée.

Il pousse la lourde porte d'entrée et se cogne durement l'épaule contre la barre de bois. Il grimace et se traîne jusqu'à l'ascenseur. La solitude s'était lentement refermée autour de lui, à la manière d'un collet barbelé. Gauche, peu assurée,

son écriture avait suivi le même processus délirant. Ses papiers n'étaient même plus cohérents. Il faisait des fautes d'orthographe énormes et sa syntaxe n'était plus qu'un linceul pitoyable. Un cortège de mots cadavres. Une prose qui puait la mort. La moindre de ses chroniques était le simple ramassis de son humeur complaisante. Et puis, cette manie de se détacher de lui-même, de parler de lui à la troisième personne.

Non pas une manifestation de mon/son hyper ego, mais plutôt le contraire. Les événements de l'an dernier m'ont désintégré la personnalité, laminé l'estime minimale, bousillé en profondeur. Perdu la notion du temps, aussi.

Un classique de la dinguerie, présent et passé délités dans le même espace, chevauchement des séquences.

Perdu le sommeil, aussi. Conséquence directe et logique. Donc fatigue diurne et quasi-impossibilité de me concentrer plus de quelques heures. Sans compter les cauchemars éveillés liés à des endormissements qui se déclenchent sans crier gare.

N'importe quoi.

Alors je tente de me raccrocher à des petits rituels quotidiens pour reconstruire mon réel. Discuter avec Annie du kiosque à journaux est une habitude qui me donne l'impression d'être encore en vie.

Mais pas ce matin. Je ne suis pas d'humeur. Passé la nuit à ressasser une décision que je vais regretter. Je le sens. Mais je n'ai plus le choix. Ça va faire huit mois que j'erre à travers la rédaction, comme un spectre anémié.

Après New York, j'ai eu un mois dingue. Une sorte d'état de grâce. J'étais devenu une putain de vedette, mais moi, le truc continuait à me mordre, salement accroché à ma peau, et j'ai

glissé. Quelques malades criaient au génie. *Langley, celui qui a plongé dans les ténèbres.*

Je me suis fermé, prostration intégrale. Les gens de la clinique appelaient ça « catatonie ». J'y suis resté deux mois. On me nourrissait à la petite cuillère, tel un bébé. Le corps au chaud, effacé dans un blanc parfait et confortable. Une abstraction maternelle. Avec de temps à autre, tout de même, des vrais coups de folie. Des explosions. Des réflexes d'automutilation.

À force de faire semblant de ne pas pouvoir bouger, à force d'entrevoir d'autres fantômes, d'autres reflets, dans les couloirs. À force de médicaments et de tests. J'essayais de rationaliser mon passé effroyable.

Le pire fut la sortie.

Retrouver le monde, son tumulte, ses cris, son chaos brassant sans cesse les mêmes miasmes. J'ai pris sa violence et sa cruauté en pleine gueule et je me suis mis à flirter avec la belle Miss Suicide.

J'en avais marre. Esther s'est barrée, normal. Même moi je ne me supportais plus. L'unique réaction saine, l'unique réponse. Partir pour mieux me laisser baigner dans ma sueur de mort en sursis.

Je savais tout ça, mais cette connaissance ne m'a pas empêché de poursuivre ma chute. La connaissance du mal ne permet pas toujours de s'y soustraire.

Une chose que j'ai fini par comprendre.

Alors à Noël, dans les locaux de la rédaction, je me suis réfugié dans le bureau d'une collègue, fuyant une fête pleine de boules brillantes, de guirlandes et de rires éclatants. J'ai chopé



son coupe-papier et me suis ouvert les veines d'une caresse glacée. C'était bien plus facile que je ne l'aurais cru, passé la frontière de l'épiderme. Si on oublie la peur du picotement, on peut enfoncer la lame au plus profond.

Il a fallu que cette collègue arrive peu après alors que je m'éclatais, rouge, sur la moquette. Elle m'a sauvé grâce à son expérience de secouriste, acquise sur le tas, au Liban. Je dois ma survie à une sale guerre trop vite oubliée. De nouvelles horreurs martiales l'ont supplantée. Plus proches. Annonçant une suite toujours plus sinistre.

Je passe devant la réceptionniste. Je lui donne un petit bonjour et grimpe dans l'ascenseur. Coup de chance, je suis tout seul. Je supporte de moins en moins mes collègues et c'est réciproque. Faut dire qu'ils ne m'ont pas facilité les choses. Ils m'ont d'abord snobé, juste après mon prix journalistique. Ils pensaient que ma catatonie et plus tard mon allure de méchant déprimé, n'étaient qu'une apparence, une posture.

Quelques-uns, plus proches, des anciens amis, ont bien essayé de me remonter le moral. Mais ça n'arrêtait pas de descendre, je portais une masse trop lourde. La densité du mal. Alors j'ai remis ça.

Cette fois, c'était plus sérieux que mon estafilade de Noël. J'avais bien préparé mon coup. J'ai essayé de me pendre, au creux d'une nuit, parc Montsouris. J'avais accroché la corde à la branche d'un arbre centenaire et suis monté sur le tabouret que j'avais moi-même amené. Mais au moment où je glissais la corde rêche autour de mon cou, une patrouille de police m'a repéré et m'a aussitôt bouclé. La honte d'être pris dans le filet de leurs torches sécuritaires.

Un dénouement grotesque et humiliant. *Babel*, le magazine qui m'emploie, a dû payer la caution et arroser quelques fonctionnaires peu scrupuleux pour éviter le scandale.

L'ascenseur s'arrête. La porte s'ouvre et je traverse rapidement la salle de pige. J'essaie d'éviter les regards, les petits sourires compatissants, les têtes désolées. Mes collègues deviennent brume d'indifférence. Je sais bien qu'au royaume du tabou le suicide est le grand roi. Malgré les rumeurs qui n'ont pas manqué de filtrer de mes deux tentatives manquées, aucun d'entre eux n'a jamais osé aborder la question de front. Peur d'être éclaboussé par une matière noire et collante. Le suicide, cette délicieuse eau de goudron. Immonde et salutaire comme un alcool clandestin.

Ils sont de l'autre côté de la barrière et font partie du club majoritaire : ceux qui n'ont jamais été effleurés par l'idée de descendre en marche. Je ne les envie même pas. Ils ont raison et moi, j'ai tort. Une fois qu'on s'est dit ça, on peut y aller. Il ne reste plus qu'à choisir son moyen de transport. Corde ou poison ?

Le Boss m'avait convoqué dans son bureau.

Sans doute pour une mise au point.

Un putain d'électrochoc.

Me voilà devant sa porte à lui, le rédacteur en chef. Grande figure du journalisme, dans le temps. Je frappe.

— Entre.

Je m'exécute. Ma décision est prise. Je vais essayer de tenir le coup, ne pas lui montrer trop de fissures. Faire comme si tout allait bien. Le Boss est massif, et porte de larges lunettes.

Une chemise bleu nuit est tendue sur son immense poitrine d'obèse et ses larges mains sont posées sur une pile de papiers administratifs. Deux mètres cubes de monstre sacré. Il lève brièvement la tête et déclare :

— Ah ! Jean-François, tu tombes bien. J'attendais que tu passes me voir pour qu'on puisse avoir notre petite conversation. Ça va faire des semaines que tu ne m'as rien remis. Je veux savoir où tu en es.

La boule dans ma gorge grossit un peu plus. Paquet de nerfs, peur. Vas-y, balance-moi mes vérités. Journaliste fini, déchet pataud, épave.

— Tu fonces tout droit dans le mur, Jean-François.

— C'est peut-être ce que je recherche.

État limite. Hallucinations. Des pensées suicidaires en permanence. La vie est une saloperie et puis tu meurs. Aucun sens. Les rapaces sociaux s'en sortent en dépeçant les autres. Filez-moi mon billet de retour vers la négation et laissez-moi m'ouvrir en deux. Les lames de rasoir produisent de jolies tranchées roses le long du ventre. Il me répond mais je n'entends pas.

— Pardon ?

— Jef, je te demande si tu accepterais un reportage à l'étranger.

Dans l'air, je devine sa sueur acide à peine masquée par un déodorant mentholé.

— New York, hein ? C'est pour ça que tu voulais me voir. Me renvoyer là-bas, pour faire du pognon.

Il plisse les yeux. N'a pas apprécié ma remarque mais n'en laisse rien paraître. Je note qu'il a quelques petits boutons

sur le côté droit du menton. L'un d'eux semble mûr, un peu bombé par une goutte de pus.

— J'aime ta prose. Je suis disposé à t'aider mais...

— Ouais. Faut payer les pages. La pub, l'audience, tout ça. Je connais. Pas la peine de me faire le laïus sur le mécanisme économique... Explication verbeuse.

Je n'ai pas envie de perdre mon temps en palabres. Droit au but, je lui fais part de ma décision :

— Écoute, je veux bien y retourner.

Il s'interrompt un instant, un de ses doigts épais vient effleurer le gros bouton, puis il me dit :

— Cette décision, c'est toi et toi seul. Faut être clair. Je ne te force pas la main.

— J'ai pas fait d'investigation sérieuse depuis ma sortie de clinique. Juste des trucs de pigiste, et tu m'as quand même payé comme... avant. Alors, comme je sens que ça va mieux, je pense que c'est le moment.

— Comme tu veux. Tu as été, et je sais que tu es toujours, une des meilleures plumes de *Babel*. T'as eu une sale passe, c'est tout. Normal. Mais tu es bien sûr de vouloir retourner à New York ?

Je ne dis rien. Son doigt renonce à triturer son menton irrité.

Le Boss ouvre un tiroir et y balance les papiers. Puis il me regarde droit dans les yeux et poursuit :

— Qu'est-ce que tu veux faire, exactement ?

— Retourner sur les lieux du drame, faire une sorte de contre-enquête, du style : « Un an après, que sont devenus les principaux acteurs de la tragédie ? » Mais surtout ne t'attends pas à des miracles de ma part. Je vais juste essayer de te pondre

une histoire correcte. De quoi tenir tes lecteurs en haleine pendant quelques semaines. En espérant retrouver mes marques.

Il réprime un sourire victorieux. Je le sens bouillir d'une joie coupable. Nous savons tous les deux de quoi il retourne. Par pure humanité, il se croit obligé de me balancer :

— Fais gaffe, Jean-François. Tu connais mieux que moi les risques d'une telle entreprise.

Gentil de sa part, la petite objection compatissante. Mais pour sa plus grande satisfaction, je ne reviendrai pas sur ma décision. Pas la peine de se cacher derrière le masque des convenances. Je réponds :

— C'est un sujet en or massif. Nous le savons. De quoi multiplier les ventes par cinq, au minimum. Au moment le plus tendu de l'affaire, l'an dernier, t'as... fait combien, déjà ?

— On a décuplé le tirage. Un record. Écoute. T'es encore jeune. T'as quoi, trente balais ? À peine. Dis-toi que tu as du temps. Je vais sur mes cinquante-cinq et je connais bien ce genre de situations. Si je t'envoie là-bas seul, tu vas te bloquer, revivre le passé. C'est arrivé à d'autres. Je ne peux pas me permettre un syndrome de la page blanche et toi non plus.

Il ne veut pas que j'y aille ou quoi ? Je ne m'attendais pas à ça. Je pensais qu'il allait sauter sur mon offre.

Je dis :

— Alors envoie-moi ailleurs. N'importe où.

Il se ravise et s'éclaircit la gorge, pour masquer l'excitation qui secoue sa carcasse. Il tient un pactole potentiel au bout de ses lèvres.

— Attends. Je veux bien que tu fasses ton article. Mais tu n'y vas pas tout seul. Tu connais Xavier ? Xavier Oliveret.

Je ne le connais pas personnellement, mais Sophie, la secrétaire, m'a déjà parlé de lui. Un photographe assez jeune, vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Surnommé *Xave le Grave*. Pas trop apprécié par les plumes de *Babel*, mais talentueux. Spécialisé dans les portraits d'artistes rock et hip-hop.

Il n'est pas encore engagé à plein temps et travaille au coup par coup pour *Babel*. D'après Sophie, le Boss a des vues sérieuses sur Oliveret. Avant la fin de l'année, il s'en ira certainement rejoindre le pool majeur des photographes salariés. *Welcome to the pleasure dome*.

Je réponds mollement :

— On m'en a parlé.

— Il n'est pas mauvais du tout, ce petit. Désormais, il sera ton assistant. Xavier va t'apporter un visuel d'enfer. On va tous y gagner.

— Je prends mes propres photos.

— C'est non négociable, Jean-François.

— O.K. À propos, tu veux combien de feuillets ?

— Le max. Mille balles le feuillet et je paye la totalité des frais.

— D'accord. À propos, ça ne te rappelle rien, cette discussion ?

Le Boss sourit franchement. Sa bouche, ridée et parcheminée par le tabac, s'étire, d'une oreille à l'autre. Il sait qu'il a gagné.

— Si... L'année dernière, juste avant que tu ne partes. Je t'avais invité au restau pour te secouer les puces, pour te parler de la nouvelle orientation de l'hebdo *Babel*.

— Et après, je suis parti pour les États-Unis.

Il ne répond pas.

L'entretien est terminé. Je pousse la porte et Il, mon double, quitte l'immeuble sans un regard pour ses collègues.

Décorporation.

*La maladie mentale, ce n'est pas marrant.*

Philip K. Dick, *SIVA*



PARTIE I  
**MÉMOIRES DU 312**

*La peur est la face cachée de l'imagination  
C'est le prix qu'il faut payer  
le revers de la médaille*

Thomas Harris  
*Dragon rouge*

# Orages

1995

Lorsque l'avion atteint la côte est, il est vingt et une heures. Une bande noire s'avance dans l'océan. Nous survolons les États-Unis. Xavier a la figure collée contre le hublot, comme pour mieux se repaître de la vision aérienne. C'est son premier voyage à New York. Un novice. Il a tout à découvrir. Quant à moi, je ne ressens rien. Les sept heures d'avion m'ont nettoyé la tête. Morne fatigue et envie de silence.

Pas de chance, Xavier parle pour deux. C'est un grand mec, encore jeune, au crâne rasé. Une paire d'yeux bleus, le sourire facile et une fossette au creux du menton. Il porte un T-shirt blanc, un short en jean coupé au niveau des cuisses et un petit blouson de cuir bien élimé. Il m'a raconté ses plus beaux shootings, ses plans les plus zarbes avec quelques top models connues, quelques fêtes jet-set, quelques reportages, ses projets. Chiant.

Je me suis contenté de l'écouter, hochant la tête de temps en temps. Il ne m'a pas posé de questions sur l'affaire de l'année dernière. Un garçon chiant mais prudent.

— Jef, c'est New York, là ? me demande-t-il en montrant un point lumineux posé sur l'horizon.

— Ouais. Enfin, juste une partie. Ça doit être le Queens.

— On est arrivés, alors.

— Tu sais, le Queens, c'est aussi grand que la Hollande. On débarque dans une heure.

Il retourne à sa vision et moi à mes pensées. Avant de partir, j'ai essayé d'appeler mon ami Marco, Normand de naissance et New-Yorkais d'adoption. Un flic, un vrai de vrai, marié à une rédactrice de mode. Un beau parcours atypique. Je comptais un peu sur lui pour me trouver une piaule. Les loyers sont tellement chers ici. L'année dernière, il m'avait conseillé un bon motel/appartement, chambre 56-6, Malibu Studios Hotel, 103<sup>e</sup> Rue, en plein milieu de la ville. Bien sûr, hors de question de remettre les pieds là-bas. Trop dangereux. J'ai pas envie de jouer à la roulette russe avec ma santé mentale. Mes souvenirs sont des balles explosives.

Pour le logement, une collègue m'a dépanné. Elle connaît une fille, prénommée Elvira, qui s'occupe de loger des touristes dans des lofts. Comme je suis journaliste, Elvira a décidé de nous faire un prix. Elle a réduit sa commission au minimum. Le loyer s'élève à quatre cents dollars la semaine, pour Xavier et moi.

Un dénommé Brian Globuck – quel nom étrange – a été informé de notre arrivée. Il nous attend au 103 Reade Street, Downtown Manhattan, à côté du World Trade Center.

Bien sûr, *Babel* nous rembourse les frais, mais je ne dispose pas du même traitement que lors de ma Grande Enquête. À moi de faire mes preuves. Repartir à zéro, une fois de plus.

Le silence de Marco m'inquiète un peu. Je lui téléphonerai demain. Xavier dit tout haut :

— Putain ! Si j'avais mon appareil, je te ferais une super photo.

— Le hublot flinguerait ton cliché. Rappelle-moi un truc, ton boulot, c'est bien photographe ?

Piqué au vif, il réplique :

— Je sais mais c'est dommage ! Regarde-moi cette tempête.

Je me lève un peu et approche mon visage du Plexiglas. Notre avion est en train de pivoter sur son aile droite, de façon à longer l'East River. Le trognon électrique de la Grosse Pomme nous est bientôt révélé. Buildings géants hérissés sur une île qui a du mal à contenir tout ce béton et toute cette population. La lumière vibrante donne l'impression de dégorger des rues encombrées. La capitale du monde. Le siège de l'Empire. Notre splendide Babylone. Au-dessus des immeubles se massent d'épais nuages. Des formes sombres dont le ventre lâche fréquemment des éclairs filandreux. Xavier a raison, la vue est impressionnante.

Un trou d'air secoue la carlingue et je manque de m'étaler sur mon assistant. Avec un sourire narquois, il murmure :

— Putain, on dirait la fin du monde...

Je reprends ma place, pose les écouteurs de plastique sur mes oreilles et monte le son. La voix éraillée de Billy Idol déferle dans mes pavillons. J'apprécie peu ce genre de musique, mais je préfère entendre un bruit de fond binaire plutôt que d'avoir à supporter le débit vocal de ce photographe que le chef m'a collé dans les pattes.

Dans le fond, il a fait ça pour m'aider. Pour m'empêcher de replonger. Je devrais le remercier pour son beau geste. Assistance à vieille star en danger. Je suis l'homme qui a regardé dans le trou de l'enfer.

C'est fini tout ça. Juste un mauvais souvenir, tenace, resté au fond du crâne comme un morceau de viande carbonisée attaché à la poêle. On essaye de le gratter, de le décoller par tous les moyens. Et en définitive, tout ce qu'on parvient à faire, c'est se péter les ongles.

Je suis certain que le Boss a fait un topo à Xavier sur ma situation particulière. De plus, de par sa simple présence, il me dissuade de mettre fin à mes jours. Il est plus facile de mourir seul.

Pas bête le Boss, il tient à protéger son investissement. Jean-François Langley, le petit cochon potentiel qui risque bien à nouveau de recracher un torrent de fric.

Alors que j'ai besoin d'être seul ! Je veux être seul pour mieux ressentir les choses, me mettre en contact avec certaines vibrations, me connecter au cœur de la ville, planter mes doigts dans ses viscères. Fouiller comme avant, retrouver mes instincts.

Mais je ne peux pas le lâcher comme ça, sinon on me coupe les crédits et vu l'état de mes finances, je n'aurais même pas à me préoccuper des modalités de mon suicide. L'internement m'a saigné à blanc. Je n'ai pas encore fini de tout rembourser. Je survis grâce à l'aide de ma mère. Une disgrâce de plus.

Si je ne parviens pas à produire un papier qui tient la route avant deux mois, je suis fini. Ma deadline perso. Défi personnel.

L'avion contourne l'orage qui se vautre sur la mégapole et pique bientôt vers Kennedy Airport. Nous atterrissons à vingt-deux heures. Xavier se rue vers la sortie. Nous nous perdons dans la foule de touristes français. Cet été, le dollar étant descendu sous les cinq francs, tous les compatriotes se sont donné rendez-vous à New York. Je retrouve mon photographe dans la navette qui nous mène jusqu'à la douane, où l'on nous fait poireauter deux bonnes heures. Les douaniers semblent faire de l'excès de zèle. Xavier me dit :

— C'est sans doute à cause de la reprise des essais nucléaires. Pour faire chier les Français à cause des bombes d'Hiro-Chirac.

Je préfère ne rien répondre et prépare mon visa. Juste avant de me faire contrôler par un Black squelettique portant de grosses lunettes en plastique, je préviens Xavier :

— Au fait, pas la peine de leur dire que tu es là pour le boulot. Juste vacances.

— Pourquoi ?

— Vacances permis F, boulot permis I et tu te manges une taxe.

— O.K., merci du tuyau.

L'agent de l'immigration tamponne nos passeports et nous pouvons enfin entrer sur le territoire américain. Nous récupérons nos sacs. La chaleur est presque aussi étouffante que la foule, en majorité hispanique, qui se presse dans le terminal. Je fais un peu de monnaie chez un vendeur de hot-dogs, puis passe un coup de fil, d'abord chez Marco. On m'annonce que le numéro n'est pas attribué. Impression désagréable que quelque chose déconne... Je n'aime pas ça. Puis je tente de joindre Elvira. Son répondeur m'annonce qu'elle fête son

anniversaire dans un club de la 12<sup>e</sup>. Je raccroche sèchement. Xavier me demande :

— Ça ne va pas ?

— Impossible de joindre qui que ce soit.

— Écoute, le plus simple c'est de filer directement chez le gars Globuck. On s'arrangera avec Elvira plus tard.

Nous quittons l'aérogare et nous nous plantons à l'arrêt du bus. Quelques instants plus tard, un homme un peu gras et nerveux s'approche. Il me tend une carte et m'explique qu'il a deux places libres dans son taxi. Seize dollars le trajet pour Manhattan. Xavier est tenté :

— Allez Jef, on le prend.

— Ça sent l'arnaque cette histoire. *Gipsy cab*. Taxi non homologué avec un compteur trafiqué, ou pas de compteur du tout. On va attendre le bus. En plus, on économisera nos dollars.

J'explique au chauffeur que nous ne sommes pas intéressés. Il n'insiste pas et fond sur un couple de Japonais. L'homme est engoncé dans un costume gris pâle et la femme est habillée comme une gamine, robe rose assez légère avec des volants de dentelle. Xavier, qui les a aussi remarqués, commente :

— Mignons comme tout. Ils seraient parfaits sur une pièce montée.

Le bus arrive alors. Nous montons. La course est gratuite et nous amène à la station Howard Beach. Xavier a ouvert son sac et il vérifie l'état de ses appareils.

— Mouais, ça a l'air d'aller.

Nous traversons une zone résidentielle plutôt sinistre, puis un grand parking où sont garées des milliers de voitures. Xavier

s'empare d'un Polaroid et se met à shooter la marée métallique de véhicules. Il prend trois photos puis me les montre. Pas terrible. La lumière est crue et dégueulasse, on a l'impression de voir le cliché d'un cauchemar glauque et incertain.

— Garde tes munitions pour des trucs plus intéressants.

— C'est juste histoire de goûter à la lumière.

— En pleine nuit ?

— L'ambiance, quoi...

Nerveux, je réplique :

— Qu'est-ce que t'essayes de faire ?

Xavier écarquille les yeux et s'étonne :

— Mais rien ! Ces photos, c'est pour moi. Pour mon book perso. Putain, t'es tendu, toi !

Il les range dans la poche intérieure de son blouson et me regarde par en dessous. J'ai réagi trop brusquement. Le bus s'arrête devant la station et nous descendons. Howard Beach est déserte, hormis un employé derrière sa vitre blindée qui distribue les jetons. J'en achète une dizaine tandis que Xavier récupère une NYC Subway Map. Nous traînons nos sacs jusqu'aux quais et tentons de nous repérer. Par chance, c'est direct. Il nous suffit de prendre la ligne A et de descendre à Chambers Street.

Pendant l'interminable trajet, nous n'échangeons pas une seule parole. Xavier continue à vérifier sa batterie d'appareils photo et moi, je tente de ne pas péter les plombs. Pas évident mais je maîtrise, je jugule.

Les wagons étincelants filent à travers des kilomètres de tunnels bien balisés par les néons. Le métro est aussi net et propre qu'une salle d'opération. Notre voiture est quasiment



vide. Une famille portoricaine est montée à Rockaway Boulevard pour descendre à Nostrand Avenue. Nous sommes seuls lorsque la rame s'arrête à Chambers Street. Les sacs commencent à peser lourd au bout de nos bras fatigués. Nous raclons le béton du quai et cherchons la sortie. Comme la plupart des entrées sont condamnées par des travaux, un frisson claustrophobe me caresse le bas du dos. Et si nous restions coincés là, dans une station fantôme ? Comme des rats, à la merci de...

Fourbu, Xavier lâche son précieux sac et enlève son blouson :

— Putain, fait chaud.

— Ouais. C'est un truc pour pas que les clodos squattent les stations. Pousser le chauffage au maximum l'été et le couper carrément l'hiver.

— Putain, dingue !

— Mais efficace. Ça arrivera peut-être un jour chez nous.

Xavier trouve enfin la sortie et bientôt, nous foulons le pavé de Manhattan. La nuit est claire et chaude. Les lumières orange palpitent autour de nous. Un flic, de la brigade du métro, nous regarde fixement alors que nous sortons de terre. Les immeubles, boîtes verticales, parsèment des rues tracées à l'équerre. Un véritable dédale en trois dimensions. Un rongeur de laboratoire, ces bêtes malsaines à la peau fragile et aux yeux crevés, n'y retrouverait pas sa dose de friandises. Xavier laisse tomber son sac et, tout en observant une canalisation crevée qui sort de la route pour cracher un ruban de fumée blanche, il me demande :

— Tu sais où c'est ?

Je ne réponds pas et marche directement vers le flic du métro qui m'attend sourire aux lèvres, mais une main posée sur la crosse de son arme. Il me renseigne et me montre le chemin. Il suffit de remonter Hudson Street et de prendre la première à droite. Après l'avoir remercié, nous reprenons nos sacs.

La porte du 103 ressemble à celle d'un entrepôt ou d'une caserne de pompiers. Il y a même une vieille alarme rouillée en haut à gauche. Je repère le nom de Brian Globuck, cinquième étage, et presse le bouton.

— Ouais ?

— C'est Jean-François.

— Qui ?

— Le journaliste français.

— Ha ! O.K., entrez.

La serrure vibre et je pousse la lourde porte. Un second sas nous attend au bout du couloir. Je dois me plier au même rituel avant d'entamer l'ascension. Cinq foutus étages. Je me tape une jolie suée. Sur le palier du quatrième, Xavier me montre le nom apposé sur la plaque et dit :

— Karen Cippola. Ouah ! Super patronyme. Peut-être une actrice de X.

— Rêve pas, Xavier.

Brian nous attend dans l'escalier. Il s'agit d'un homme assez grand, aux longs cheveux roux. Vêtu d'une chemise blanche informe et d'un jean noir, il tire sur sa cigarette et nous fait signe d'avancer. Il me serre la main et après de rapides présentations, il nous ouvre la porte du loft. La porte, du côté intérieur, est couverte de cartes postales venant de

tous les coins de la planète. Photo d'aborigènes sur une plage d'Australie, quelques femmes nues et de nombreux couchers de soleil.

Ce qui me rappelle...

## 1994

La carte postale représentait un bord de mer exotique dominé par un soleil impérial. Elle était punaisée au tableau de liège par une fine épingle à l'extrémité dorée.

La réceptionniste blonde aux cheveux tirés vers l'arrière et au nez percé d'un anneau d'argent fouillait dans un tiroir pour retrouver la clé de la chambre 56-6.

Le journaliste jeta un œil autour de lui. Les murs du Malibu Studios Hotel étaient d'un bleu piscine sur lequel on avait peint des palmiers blancs.

— Est-ce qu'il y a moyen de louer une voiture dans le quartier ? demanda-t-il en passant une main contre son visage empreint de sueur.

— Il n'y a pas d'agence dans le coin. De toute façon, à New York, une voiture c'est l'enfer. C'est un des gros problèmes de notre ville, ça. Trop de voitures, plus assez de place.

— Comme à Paris, quoi. Pour la chambre, ça va me coûter combien ?

— Deux cent vingt-sept dollars les deux semaines.

— Dites-moi, c'est quoi cette carte ?

— C'est un ancien client qui me l'a envoyée. Tous les ans, j'en reçois une, juste avant l'été.

La réceptionniste était toujours en train de chercher dans ses tiroirs. Ses joues semblaient avoir pris des couleurs à l'évocation de la carte, et ce détail n'avait pas échappé au reporter. Tout comme le timbre de sa voix qui s'était légèrement troublé lorsqu'elle reprit le fil de la conversation :

— Tous les étés. Il me fait savoir qu'il n'a pas oublié notre...

Elle se tut brusquement, plongeant le hall dans un bref silence qui fut interrompu par une exclamation de joie.

— Ça y est ! J'ai trouvé les clés de la 56-6. Vous avez de la chance, c'est l'unique chambre « single » disponible. C'est toujours comme ça à cette période. Beaucoup de touristes, comme vous.

Jean-François prit sa clé, paya ses deux semaines d'avance et, après avoir ramassé son grand sac de sport, prit congé de la réceptionniste. Dommage, pensa-t-il, l'histoire du mystérieux client qui envoie une carte à cette jeune femme chaque année en souvenir de leur probable nuit commune aurait fait une belle amorce pour une chronique urbaine. Le genre d'article qu'ils adoraient à *Babel*, le magazine pour lequel il travaillait depuis bientôt cinq ans.

Il emprunta les escaliers et se lança à la recherche de sa chambre. Plus il y pensait, plus l'idée de la chronique d'un amour de motel le séduisait. La réceptionniste avait de surcroît une apparence assez photogénique, à la fois sexy et grunge. Il visualisa un portrait de face, en gros plan, noir et blanc et légèrement surexposé pour faire ressortir le piercing nasal. Il pourrait même y intégrer la carte postale, en faisant un habile montage photo du genre : un bon fondu au noir entre les deux

images. Il ne lui resterait plus qu'à broder un article fleurant bon un romantisme punk un peu désespéré.

Lorsqu'il arriva devant la porte de la chambre 56-6, il avait déjà la tête pleine de métaphores de ce style, ainsi que le squelette de l'article. Ce serait un mélange de souvenirs idéalisés, relativisés par une réalité sans doute désabusée. Quelque chose de simple, d'émouvant et d'actuel. Encore fallait-il que la réceptionniste acceptât de se confier à lui.

Il introduisit sa clé dans une serrure qui paraissait plus solide que la porte elle-même. Puis il entra en lançant son sac sur les couvertures soigneusement pliées au milieu d'un petit lit. Bien que minuscule, la pièce renfermait un évier surmonté d'un miroir net, un petit frigo sur lequel était posée une gazinière, une commode et un placard dans lequel un cintre en fil de fer pendait, solitaire.

Pas le grand luxe, mais pour le prix... Les toilettes ainsi que la salle d'eau étaient communes. Le journaliste surprit son reflet dans la glace et détourna rapidement les yeux avec un sourire amer.

Décidément, il ne pourrait jamais s'habituer à sa figure de rouquin anémié, ni à ses yeux verts légèrement globuleux, ni à son nez camus, ni à sa calvitie naissante et encore moins à sa pomme d'Adam écarlate qui surgissait de son long cou comme un bourgeon d'une branche d'arbre. Certains psy appelaient ça dysmorphophobie. La certitude d'être monstrueux.

Enfin, il sourit en se rappelant que si lui n'appréciait pas son apparence corporelle, son amie, elle, semblait s'y être accoutumée. Il se frappa brusquement le front du plat de la main.

Il avait encore bien failli oublier de lui passer un coup de fil, pour lui annoncer qu'il était bien arrivé.

Avant de se mettre en quête d'un téléphone, Jean-François déballa ses affaires et posa sa machine à écrire portative sur la commode située juste devant la fenêtre. Puis il sortit, le calepin en poche. Il se sentait, enfin, au cœur du mythe. Putain, mec, New York !

Il sortit et marcha un peu dans le quartier. De grands immeubles aux façades de briques ornées de sculptures gothiques semblaient être des géants accroupis se regardant fixement les uns les autres, insensibles aux choses humaines qui grouillaient à leurs pieds. Jean-François n'eut pas à marcher bien longtemps. À New York, il y a des téléphones un peu partout et, chose surprenante, tous sont en parfait état de marche.

Il fut obligé d'appeler en P.C.V. parce que les cabines Nynex, voraces, demandaient sept dollars en pièces pour établir la liaison avec Paris. Il y eut cinq sonneries puis...

— Jean-François ? C'est toi ?

— Ouais. Me voilà dans la capitale du monde. Je ne te réveille pas, au moins ?

— J'étais en train de m'endormir. Petite insomnie, quoi. Tu me manques... Ça va, toi ?

— Impecc. Marco m'a trouvé un petit motel, bien sordide, *midtown*.

— Pas trop sordide quand même...

— Non, t'inquiète pas, je déconne, c'est nickel.

— Ta mère a appelé, hier soir.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— T'étais à peine parti qu'elle flippait déjà. Elle m'a tenu la jambe pendant une bonne heure.

Jean-François se força à sourire :

— C'est la mama !

Ils discutèrent une dizaine de minutes puis Jean-François se força à raccrocher après avoir prononcé un chapelet de *je t'aime je t'aime je t'aime, Esther*.

Ensuite, le journaliste revint au Malibu Hotel et s'offrit quelques heures de repos. Le voyage lui avait proprement brisé les reins et il ne prit même pas la peine de faire son lit. Il enleva simplement sa veste noire et s'allongea sur les couvertures.

Lorsqu'il émergea de sa longue somnolence, il faisait nuit. Les néons lui crachaient une lumière ocre sur la figure en éclairant faiblement les rares meubles tandis qu'un air d'opéra filtrait par la fenêtre de la chambre.

Il alluma et s'approcha de sa machine à écrire. Il ramena l'unique chaise de la chambre devant la commode, s'installa et se mit à jouer négligemment avec les touches. Le journaliste ne prit même pas la peine d'y glisser une feuille de papier.

À vrai dire, c'était comme ça depuis un peu moins de trois mois. Depuis que le magazine, suite à des pressions venues du sacro-saint bureau des actionnaires, avait changé de politique éditoriale. D'un hebdomadaire d'informations et d'opinions internationales, ils avaient fait de *Babel* un bel objet branché et sophistiqué enveloppé dans une maquette agressive. C'étaient bien entendu les articles eux-mêmes qui avaient le

plus souffert du changement. On avait troqué les reportages de fond contre des papiers plus ou moins racoleurs, souvent prétextes à montrer des photos choquantes ou, au contraire, charmeuses. On se rapprochait graduellement du peuple bas de gamme... Du sexe, une pointe de gore et un peu de news mais surtout du sexe.

C'était pour cette raison que son rédacteur en chef le faisait suer en lui commandant soit des articles policiers, avec effusions de sang en option, soit des chroniques désespérées de routards en perpétuelle partance, soit des sujets de charme sur les mannequins, les dernières collections de maillots de bain féminins ou encore sur les drogues destinées à accroître les performances sexuelles.

Génial.

Lui qui préférait toujours passer après l'orage de façon à mieux analyser les événements une fois que l'effervescence née de l'urgence était retombée. Lui, qui privilégiait le côté humain de ses articles au détriment du sensationnel, avait du mal à se conformer aux nouvelles directives. Car Jean-François ne se contentait jamais d'entretiens rapides ou de retranscriptions brutes pêchées dans quelque brochure ou discours officiel. Il utilisait les moyens qu'il avait à disposition avec minutie et douceur. Les gros scoops et scandales n'étaient pas pour lui. Il se réservait les portraits de personnes apparemment anodines.

Travailler le réel au scalpel.

Il avait d'ailleurs obtenu un prix relativement important pour une série d'articles concernant la fermeture d'une usine à Lille. C'était un de ses papiers favoris, un des plus aboutis. Les



gens s'étaient livrés à lui dans toute leur simplicité : coups de gueule, désespoir et amour brut. Un sujet simple qui mettait en lumière une réalité crue masquée par les statistiques.

Mais *Babel* avait changé et ne prenait plus ce genre de papiers.

Alors Jean-François avait essayé d'entrer dans le nouveau moule imposé par la maison. S'il avait été seul, il se serait peut-être risqué à tout plaquer avant de partir en free-lance dans un pays lointain. Mais il vivait avec Esther et il se devait de contribuer à la stabilité financière du couple. À trente ans, il gagnait largement de quoi vivre et sa place faisait pas mal d'envieux.

Toutefois, les sujets lui glissaient entre les mains comme des anguilles visqueuses. Aucun de ceux qu'on lui proposait ne l'accrochait vraiment. Il se contentait de rédiger quelques chroniques urbaines, des petites tranches de vie assez superficielles qui lui permettaient de conserver son poste, quelques faits divers. Le reste du temps, il errait dans les bureaux, aidait un confrère à terminer un article ou passait ses journées dans les cinémas.

Un jour, le rédacteur en chef l'avait invité à déjeuner, ce qui était généralement un mauvais présage. Lorsque ce dernier conviait un journaliste à sa table, c'était soit pour le mettre à la porte, soit pour le secouer façon chaise électrique. Pour le Boss, c'était une bonne façon d'y mettre les formes.

Se considérant comme un ami de Jean-François, il attendit le moment du dessert pour entamer la partie cruciale de la conversation. Avant la tarte aux pommes fatidique, ils s'étaient contentés d'échanger des souvenirs communs, toujours un

peu les mêmes d'ailleurs, que peuvent se raconter des connaissances de longue date.

Puis le moment venu, il avait déclaré à Jean-François :

— Bon, venons-en aux choses sérieuses... Est-ce que tu as un papier prêt ou en cours ? Autre chose que les états d'âme de la vendeuse de journaux du bout de la rue.

— Je ne vais pas te mentir, je n'ai rien.

— Tu sais pourtant que ça ne peut pas durer plus longtemps. Moi, je ne peux pas te verser le même salaire qu'un grand reporter pour un job de chroniqueur ou de pigiste.

— Je sais bien, mais j'ai beau me creuser la tête pour dégouter un article qui soit à la mesure des nouveaux canons du canard, je ne trouve rien. Et là, je te fais un véritable aveu d'impuissance !

— Je voudrais pas avoir à me séparer de toi, Jean-François, c'est vrai. Mais faut absolument que tu réagisses. J'ai toujours adoré tes papiers dans l'ancienne formule et si ça ne tenait qu'à moi... Tu comprends, les gens en ont marre du profond, des reportages fleuves. Aujourd'hui faut aller vite, frapper à l'essentiel et ne pas oublier ni le rêve, ni le charme. Faut cogner fort, accrocher d'emblée. C'est peut-être un peu dommage, mais c'est le marché qui veut ça. Faut bien qu'on s'adapte.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Pourquoi pas une enquête un peu dingue, recherche d'un monstre légendaire, du style Big Foot, Loch Ness, ou encore mieux, des portraits de gens... hors du commun.

— Tu veux dire comme le type qui jongle avec des tronçonneuses, la femme qui s'exorcise toute seule ou la secte des adorateurs de l'oignon ?

— Sois pas si négatif ! Je ne te demande pas d'aller racler les fonds de poubelle, je connais ta valeur. Mais si tu pouvais te mettre sur une piste un peu moins austère. Choisis un sujet dynamique, un machin qui bouge, qui accroche les gens. Tu peux partir à l'étranger, si tu veux.

— New York m'a toujours tenté.

— C'est parfait. T'es libre de ton sujet, hein. Ne me prends pas pour un putain de censeur ou pour un ramolli qui pisse dans son froc en lisant des articles un peu durs. Si tu veux parler des gangs, de la drogue, des bavures policières ou des dingues qui se mordent la nuit au fond des parcs, t'as carte blanche.

Jean-François abattit son joker :

— Ça tombe bien, parce que justement, j'ai un ancien camarade de faculté qu'est flic à Manhattan. Un parcours pas banal. Il a épousé une Américaine. Je pense qu'il pourra me refiler quelques tuyaux.

— Parfait ! Pour les frais, pas de problème. Je les couvre. Mais n'en profite pas pour te payer des hôtels de première.

— Je vois, ça va être motels et restauration rapide.

— Ça fera plus authentique. Bon, on se la mange, cette tarte, sinon elle va être plus froide que la nouvelle stagiaire de la typo.

Jean-François n'avait pas vraiment eu le choix. Avant de partir, il avait appelé Marco qui s'était déclaré ravi de son appel. Ce dernier ne voyait aucun problème à donner un coup de pouce à un vieux copain. Jean-François avait pris son adresse ainsi que celle du commissariat dans lequel il officiait et l'avait prévenu de son arrivée, d'ici quelques jours.

Marco Camara était désolé de ne pas pouvoir l'héberger. Son appart était trop petit. Par contre, il connaissait un bon motel pas cher. De surcroît, Marco lui avait promis qu'il lui offrirait quelques os à ronger.

Jean-François abandonna sa machine à écrire et se leva. Demain, il irait rendre visite à son ami et pourrait ainsi commencer à réfléchir à son article.

Mais pour l'instant, il avait quelques heures à tuer. Il remit sa veste et sortit. Le journaliste n'avait pas sommeil. Les effets du décalage horaire, ajoutés à sa courte sieste. Il se balada dans le quartier. La musique, rap ou salsa, se déversait dans la rue, et lui donnait furieusement envie de danser. Esther lui manqua soudainement.

Danser avec elle au milieu de la chaussée new-yorkaise, comme dans un foutu clip éthéré.

Il marcha en observant les vitrines et les panneaux, en quête d'un fast-food. Il décida, dans un premier temps, de ne pas visiter New York en touriste. Il aurait tout le loisir d'apprendre à connaître les secrets de la cité dès que son ami l'aurait lancé sur une piste assez chaude aux yeux de son rédacteur en chef.

Il s'arrêta dès qu'il eut repéré un Blimpie qui brillait de tous ses néons à côté d'un *deli*, abrégé pour *delicatessen*, épicerie ouverte une bonne partie de la nuit.

Demain...

# La nuit

1995

« Eh Jef, qu'est-ce que tu fous ? T'es en méditation contemplative devant la porte ou quoi ? Je sais que les photos sont zen, mais à ce point... En plus je trouve que tu fais une drôle de gueule, t'es pas malade au moins ? Je crois que ça va pas nous faire de mal de prendre un peu de repos. »

Les paroles de Xavier m'arrachent à mes souvenirs de l'an dernier et je bredouille :

— T'as raison, je suis vanné. C'est comme si je m'étais endormi debout. Ça m'arrive de temps à autre.

— T'es un samouraï ?

— Quoi ?

— Tu savais pas qu'ils somnolaient tout en marchant, pour être parfaitement dispos avant les combats ? Je crois que c'était un truc d'autosuggestion.

Brian, qui semble aussi fatigué que nous, pousse un soupir et déclare :

— Bon, les samouraïs, vous entrez ou quoi ?

Xavier est le premier à poser les pieds dans un loft immense. Brian sort un joint parfaitement roulé de la poche de son jean, se l'allume et nous fait faire le tour du propriétaire. Un vaste salon avec un aquarium, quatre petites piaules, deux salles de bains, une cuisine tout équipée, une salle télé contenant également un bureau sur lequel un vieux PC grésille. La machine, en pause, est partie dans les étoiles de l'économiseur d'écran. Brian précise :

— Je suis relié à Internet. Si vous en avez besoin, n'hésitez pas. Chez nous c'est gratuit.

— O.K. Où est-ce qu'on s'installe ?

Il se frotte la tignasse et réplique d'un air gêné :

— C'est que... Votre copine Elvira m'a prévenu au dernier moment de votre arrivée. Toutes les chambres sont occupées, au moins pour la semaine. La seule solution, c'est de vous trouver un coin de moquette, dans le salon.

À voir nos mines contrites, il se sent un peu coupable et nous offre son joint. Je le prends et en tire une longue bouffée avant de le passer à Xavier. Une odeur musquée et légèrement lactée, mélange de tabac et de marijuana, flotte maintenant autour de nous. Après avoir tiré sa bouffée, Xavier refile le joint à l'Américain qui nous fait remarquer :

— Vous, les Européens, vous tirez de longues taffes. Nous on préfère fumer à petits coups saccadés. Les différences culturelles... Bon, je suis vraiment désolé pour la piaule. Vous devez avoir soif, non ?

Xavier secoue la tête en se frottant la gorge.

— Ça me pique comme du papier de verre.

Brian lui envoie un léger sourire et nous amène devant un frigo majestueux. D'un geste, il ouvre la porte blanche sur

laquelle sont collés des magnets. L'un est un trucage photo, Hillary Clinton en guêpière cuir en train de promener son président de mari en laisse. Les rayons métalliques regorgent de denrées alimentaires, de bouteilles de soda et de grandes bouteilles de bière. Brian nous sert un verre de Colt 45. Une bière au malt de whisky, presque glacée. Nous vidons nos verres avant de nous en resservir immédiatement une autre lampée.

— Il fait une chaleur du diable, ici, dit Xavier.

— Y a pas la climatisation. Et vous arrivez pile le jour le plus chaud depuis le début de l'été. On a dépassé les 100 degrés Fahrenheit, aujourd'hui. Alors faites comme moi, buvez vos cinq litres de soda par jour. Je vais en mettre trois bouteilles dans le freezer. Bon... Je crois que c'est tout... Ah non, j'allais oublier le plus important.

Il traverse le salon, fouille dans un panier en osier posé sur une étagère et en retire un jeu de clés accroché à un petit globe terrestre en plastique. Il me le remet et nous souhaite une bonne nuit avant de s'en aller rejoindre son PC.

Pendant que je pose mon sac sur l'unique canapé du salon, Xavier se penche sur l'aquarium à la recherche d'une quelconque bestiole aquatique. À part quelques plantes en plastique et un filtre aussi silencieux qu'un moteur diesel, le réservoir de verre est vide.

— Bizarre, ce truc.

Je déballe mon duvet et l'étale sur le canapé en mousse. Mon assistant délaisse l'aquarium pour observer les affiches qui décorent les hauts murs blancs : deux de Woodstock, l'ancien et le nouveau, deux des Rolling Stones, et quatre des Grateful Dead.

— On est tombés chez les babas, commente Xavier en sirotant son verre de Colt 45.

Je prends ma trousse de toilette et me dirige vers la salle d'eau. Un peu de fraîcheur sera la bienvenue.

— Eh Jef ! T'as pris le canapé. Et moi, je vais dormir où ?

Je lui montre le patchwork de tissu posé sur le parquet luisant. Il termine sa bière et rote avant de s'exclamer :

— Eh ben, t'es pas chié, toi !

— Patience et politesse. Les deux qualités de base du parfait journaliste, d'après ce bon vieux Jim Thompson. Va falloir que t'intègres ça, Xavier.

— Ouais, c'est ça... conclut-il, dégoûté, avant de vider son verre.

Je fais durer la douche. C'est si bon. Fluide frais sur un corps avachi et détruit par le voyage. Puis j'enfile un caleçon et me brosse les dents. Couvrant le filet d'eau qui jaillit du robinet, la voix de mon assistant me parvient :

— Je sens qu'on va faire du bon boulot.

Je ne peux pas te répondre, Xavier, vu que j'ai de la mousse fluorée plein la bouche. Mais j'en suis beaucoup moins sûr que toi. Primo, impossible de joindre mon contact numéro un, deuxio, je commence à flipper. Ma carapace de professionnel est en train de se fissurer. Le passé remonte, comme un agglomérat de saloperies débordant d'un évier. Envie subite de me vomir intégralement.

— Je sais pas exactement ce que tu comptes faire ici, mais on m'a dit que t'étais un des meilleurs.

Je suis insensible à ce genre de flatteries, le Boss aurait dû te prévenir. Et je n'ai jamais souscrit à la théorie libérale du



« meilleur ». Si je suis devenu comme ça, c'est bien sûr à force de travail et d'exigence, mais la chance y a été pour beaucoup.

Enfin, quand je dis « la chance »...

— Tu sais, Jef, faut que je t'avoue un truc. J'ai juste lu quelques-uns de tes vieux articles. Je me souviens surtout du papier qui t'a valu le prix, le truc sur l'usine à Lille. Façon réalisme social.

Je crache et me rince la bouche en recueillant un peu d'eau entre mes mains jointes. Puis je m'essuie et demande :

— T'étais où l'année dernière ?

— J'étais amoureux. J'ai vécu à Amsterdam avec une des meilleures D.J. d'Europe. J'ai fait pas mal de photos, mais juste du *stuff* personnel. J'avais décroché du business. Défoncé en permanence. *Sex and drugs and techno*. La belle vie, quoi. Mais bon, ça ne dure jamais.

— Je l'ignorais. Mais tu es revenu en France quand exactement ?

— Ça va faire trois mois.

Lorsque je reviens dans le salon, Xavier, assis sur mon duvet, est en train de vérifier un de ses appareils photo. Une grosse ampoule, entourée d'un volant de tissu rose, pend comme un œil mort au-dessus de lui.

— C'est mon Pentax, la cellule électronique marche plus. Faudra encore que je le fasse réparer.

— C'est trop fragile, ce genre d'appareil avec *computer* incorporé.

Je sors de mon sac un vieux Hasselblad qui arrache un sifflement admiratif à mon ange gardien :

— Pas mal ! Mais c'est carrément une pièce de musée.

— Modèle 67, on n'a jamais fait mieux. Dis-moi, tu es au courant pour l'affaire ? Le gros truc que j'ai couvert, l'année dernière.

— Vaguement, le rédacteur en chef m'a fait un bref topo là-dessus. Il s'agit d'une histoire de gosses, je crois. Un truc du genre sex-business. L'année dernière, j'avais autre chose à foutre qu'éplucher la presse française, tu m'excuseras.

Comme ça... Le Boss a préféré lui cacher la vérité. Sans doute pour ne pas l'inquiéter. Le procédé est habile, puisque du fait de son ignorance, Xavier n'a aucune idée préconçue et ne peut mesurer ni l'ampleur, ni la gravité des événements qui ont secoué la ville. Surtout qu'en l'espace de douze mois, il s'en est passé des choses de par le monde. Génocide au Rwanda, guerres civiles salingues en Bosnie et en Algérie et les autres famines, sans parler des catastrophes naturelles ou provoquées par la main de l'homme. Le Tibet qui continue de saigner dans l'indifférence, le Zaïre... Toujours cette impression que le monde se précipite vers un abattoir de ténèbres, un avenir en forme de mur criblé de balles. Il est normal que mon affaire se soit graduellement enlisée dans les colonnes de l'oubli. Ce n'était qu'un fait divers, après tout. Effacée mon histoire, évaporée l'odeur de pourriture.

— Eh, Jef, tu peux me rencarder ?

— Pardon... Je pensais à autre chose.

Je me disperse, j'ai la pensée qui flotte. L'esprit las, embourbé. J'ai l'impression de vivre au ralenti. Un homme maladroit et fatigué qui cherche à se cogner à une réalité plus tranchante, pour y laisser sa peau. Dérive mentale, vrille suicidaire.

— Si tu pouvais m'en révéler un peu plus. Après tout, on va bosser ensemble dessus... À ce qu'on m'a dit, ça t'a pas mal secoué.

— Secoué, oui. Et encore, le mot est faible. Ce que j'ai découvert, ce que j'ai vu et entendu me semble encore aujourd'hui presque irréel, tellement ce fut excessif. Si je t'en révélais n'en serait-ce que le dixième, tu ne me croirais pas. Tu ne pourrais pas le croire. Même sans ces visions irrationnelles qui continuent à me hanter.

— Tu ne veux pas en parler ?

— Écoute, Xavier, nous en discuterons plus tard. C'est assez compliqué et je suis proprement vanné. La bière et le joint, ça m'a achevé.

Je le chasse de mon duvet et m'allonge à plat ventre sur la mousse poussiéreuse. Après avoir posé son appareil sur l'étagère, Xavier installe un tapis de sol sur le patchwork et s'en va éteindre la grosse ampoule. Dans la lueur verdâtre dispensée par l'aquarium, il se déshabille avant de se glisser dans sa couche improvisée. La chaleur, le bruit et la lumière de l'aquarium, plus le battement poussif du gros ventilateur accroché au plafond, dans la salle télé, tout conspire à nous empêcher de trouver le sommeil.

Enfin, ça doit surtout gêner Xavier, car moi, je souffre d'insomnies chroniques et je ne recherche plus la tranquillité dans le monde onirique. Je ne dors plus, je me repose simplement. Sur le dos, yeux ouverts, en position de gisant. Comme un cadavre. Pourtant, le moindre effort me fatigue. Mes gestes sont incertains, erratiques. Je me détruis, doucement.

Soudain, Xavier se redresse, s'extirpe violemment de son duvet et se dirige vers le frigo. Il allume la lumière de la cuisine et est bientôt enveloppé d'une teinte bleuâtre qui fait ressortir sa minceur athlétique. Il ouvre la porte et se met à fouiller, la bite au frais et le cul à l'air, dans le frigo. Au moment où il saisit la bouteille de Colt 45, la porte d'entrée s'ouvre et trois personnes entrent en riant : un homme au teint mat accompagné de deux jeunes femmes. Xavier s'accroupit instantanément, rouge pivoine, tandis que je réprime un fou rire. L'homme me repère et demande à ses amies de faire un peu moins de bruit.

— Doucement les filles, y a du monde.

— C'est qui, Moshé ? demande l'une d'elles.

— Je sais pas... Ah ! Si, les Français. Brian m'a prévenu ce matin. On n'a qu'à aller sur le toit. Ça sera plus tranquille.

À pas de loup, ils se dirigent vers une porte située sur la droite, juste après la seconde salle de bains. Xavier attend qu'ils aient disparu pour boire quelques gorgées de bière avant de retourner à son duvet.

Entre ses dents, il murmure :

— Putain ! Quelle connerie, j'ai failli me faire surprendre la pine à l'air.

Je glousse.

— Tu dors pas, Jef ?

— Impossible par cette chaleur.

— Ouais. C'était pas un si bon plan, ta copine Elvira.

— Ça s'arrangera et Brian a l'air d'être un mec sympa.

Xavier se relève et va fouiller dans les vêtements qui gisent sur la moquette. Il ramasse son paquet de clopes et allume sa cigarette dès qu'il trouve son briquet. Puis il s'accroupit devant

l'aquarium et fume avec lenteur, sans s'occuper de la cendre qui tombe sur le parquet.

— Y a pas que la chaleur qui m'empêche de dormir en fait. Non, c'est vrai, ça me travaille ton histoire. Tu veux rien me dire. T'es chiant, Jef. Tu te fais prier. Une vraie diva, lâche-t-il entre deux expirations.

— On a tout le temps de parler de ça, Xavier.

— Ouais, mais c'est comme cet aquarium. Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Y a une boîte de daphnies sur l'étagère. Donc il doit bien y avoir une bestiole quelque part. Ça sert à quoi, un aquarium vide ?

— Suffit d'ouvrir l'œil.

— Une manière zen de compter les moutons ?

Je me tais et tente de ne penser à rien. Il faut que je me contrôle. Dans quel merdier suis-je allé me fourrer en proposant cette enquête au Boss ? Tiens, ça me rappelle qu'il faudra que je pense à m'occuper sérieusement de mes finances, une fois que j'aurai bouclé l'article. À mille balles le feuillet, je peux encore sauver mon année fiscale.

Si j'arrive à tenir jusque-là. Le plus dur ce n'est pas tellement d'avoir à supporter Xavier. Ce sont plutôt les souvenirs. Toutes ces images, toutes ces bribes de dialogue qui me reviennent à l'esprit. Les psychologues appellent ça l'hypermnésie douloureuse, la mémoire qui se ravive d'une façon sélective, juste pour certains détails, oubliés, parfois anciens, difficilement supportables... Faut que je les laisse venir à moi avec plus de discernement. Juguler, contrôler, surtout ne pas se laisser

bouffer la tête. Tu peux y arriver seul. Tu n'as pas besoin de l'arsenal analytique, tu n'as pas besoin de psychiatre. Deux mois en clinique, ça suffit comme expérience. Ce n'est pas quelque chose d'indispensable. Je sens qu'il est temps de se laisser aller à une petite introspection temporelle... Tout ce que je souhaite, c'est que ce soit un souvenir anodin, un souvenir du début. Et s'il s'agit d'un détail douloureux, j'espère que Xavier n'entendra ni mes pleurs, ni mes gémissements.

## 1994

Les inscriptions vertes, sur la plaquette blanche collée contre le Plexiglas, indiquaient :

*Ouverture 10 h 30 - Fermeture 2 h*

Jean-François avait hésité à pousser la porte d'entrée, car le fast-food était désert, hormis quelques employés qui balayaient la salle. Il jeta un œil à sa montre. Celle-ci indiquait une heure, à peine. Intrigué, il s'approcha d'une des grandes baies vitrées qui composaient la plus grande partie des murs et observa l'intérieur du restaurant en fronçant les sourcils. Il vit une femme aux formes généreuses, en train d'empiler des plateaux, ainsi qu'un Asiatique qui vérifiait les caisses et avait déjà commencé à sortir les listings de contrôle. Les longues bandes de papier se déroulaient sur le sol carrelé, juste aux pieds des trois jeunes employés qui nettoyaient le sol.

Apparemment le fast-food était fermé. Jean-François vérifia que sa montre fonctionnait encore en y collant une oreille.

Peut-être était-ce une de ces veilles de jour férié durant lesquelles les sociétés consentent à libérer le personnel quelques heures plus tôt. Non, c'était ridicule. Les fast-foods sont ouverts sept jours sur sept, et une telle clémence ne correspondait absolument pas à la politique salariale de la maison. Il regarda une ultime fois au fond du restaurant, guettant le moindre détail.

Agacé par le manège scrutateur du journaliste, l'un des balayeurs lui fit signe d'entrer. La plupart des lumières de la salle principale étaient éteintes et les plantes vertes factices semblaient dissimuler des éléments mécaniques sous l'ombre de leurs grandes feuilles.

Lorsqu'il passa devant l'employé qui lui avait fait signe d'entrer, Jean-François le salua et lui dit :

— Merci de m'avoir renseigné.

— C'est normal, le restau est ouvert jusqu'à deux heures. Mais comme d'ordinaire il n'y a pas grand-monde, on en profite pour s'avancer dans le rangement avant de passer le relais à l'équipe de nettoyage.

Le jeune homme portait l'uniforme standard Blimpie, à savoir une chemise couleur crème rayée de vert, un pantalon noir, une cravate verte et une sorte de casquette rouge ornée du logo de la chaîne. L'employé se nommait Clayton, c'était inscrit sur son badge en plastique, il avait l'air content d'avoir quelqu'un à qui parler, à moins qu'il ne fasse que son boulot en offrant sa face souriante à un client de plus. Il confia même à Jean-François :

— Vous feriez mieux d’aller commander vite fait. Sinon, Laura, la nana qui tient la caisse, risque de vous gueuler dessus. Elle ne supporte pas les clients qui traînent, surtout à une heure de la fermeture.

— Ah bon ?

— Mais elle est super sympa, quoiqu’un peu trop... Comment dire ?

— Directe ?

— Ouais, je cherchais le mot. Ça, pour être directe, elle l’est. Et en plus, elle a de la santé à revendre, vous pouvez me croire. C’est bien simple, à côté de Laura, Whoopi Goldberg a l’air d’une neurasthénique.

— À ce point-là ?

— Alors vous avez intérêt à vous magner.

— J’essayerai de m’en souvenir, dit Jean-François en s’approchant des caisses.

L’Asiatique, qui devait être le manager si on s’en référait aux trois étoiles ornant son badge, ramassa ses listings et appela Laura. Celle-ci abandonna ses plateaux et se dirigea derrière l’une des caisses en traînant les pieds. Son visage charnu, aux lèvres épaisses, était délavé par la fatigue et virait lentement au gris. Ses longs cheveux bouclés avaient été noués en un chignon approximatif, de façon à tenir sous la casquette Blimpie. Elle alluma la machine et demanda à Jean-François d’une voix lasse :

— Qu’est-ce que vous voulez ?

— Oh ! N’importe, ça se ressemble tellement.

— Écoutez, je suis crevée alors si vous pouviez vous décider rapidement...



Le manager lança à Laura :

— Traite le client mieux que ça, sinon tu sais ce qui t'attend...

Laura se désintéressa de Jean-François et se tourna vers son patron en lui rétorquant avec une gouaille qui frisait l'insolence :

— Ça fait sept ans que je bosse ici, et vos méthodes, je commence à les connaître. D'abord, vous faites peur aux gens, et après, vous leur dites qu'ils sont les meilleurs et qu'ils risquent d'être sélectionnés pour passer au grade supérieur. Mais ça, vous le dites à tout le monde. Ça fait cinq ans qu'on me promet mon étoile du service, et j'ai jamais rien vu.

L'Asiatique capitula et, après s'être paré d'un sourire de circonstance, s'en alla faire sa caisse. Satisfaite de sa repartie, la jeune femme regarda Jean-François en souriant, les poings sur les hanches. Le journaliste déclara :

— Vous l'avez bien rembarré, votre supérieur !

— Vous en faites pas pour ça, il a l'habitude avec moi. Il sait que je ne me laisse pas marcher sur les pieds. On a souvent des petites prises de bec mais ça reste amical. Alors, vous vous êtes décidé ?

Jean-François regardait le panneau lumineux qui surplombait les caisses. Il lisait sans vraiment comprendre, hypnotisé par les lueurs alimentaires et les photographies des produits.

Le sandwich au bacon le branchait bien, ou alors celui à la dinde ou peut-être des beignets de poulet avec une grande portion de frites.

Avisant un menu promotionnel, il déclara :

— Un sandwich bacon et une boîte de beignets au poulet.

Laura se dirigea vers les glissières qui contenaient les produits emballés, prêts à être consommés, et lui dit après une rapide vérification :

— Y en a plus.

— Qu'est-ce qu'il vous reste ?

— Deux dindes et un poisson, quelques frites et des boissons aussi, bien sûr.

— Va pour la dinde, une grande frite et une orange gazeuse en *medium*.

— À emporter ?

— Non, je crois que vais manger ici.

Laura prépara le plateau selon les procédures, le sandwich au milieu, les frites à droite et la boisson devant. Elle déposa également un assortiment de sauces en sachets ainsi qu'une paire de serviettes en papier. Jean-François s'accouda au comptoir et entama distraitement ses frites. Entre deux bouchées, il poursuivait la conversation :

— Vous êtes étudiante ?

Laura éclata de rire. Ce touriste l'amusait.

— Je l'ai jamais réellement été. J'avais pourtant commencé des études de socio. Mais il a bien vite fallu que je gagne ma vie. Enfin, c'est pas très intéressant...

— Au contraire.

Laura le regarda d'un drôle d'air. Elle donnait l'impression d'être sur la défensive. Suspicieuse, elle demanda :

— Vous êtes qui, au juste ?

— Un simple journaliste.

— Ah, je comprends... Je vous ai pris pour un flic étranger en vacances. À cause de vos questions. Et vous écrivez dans quel journal ?

— *Babel*. Un magazine français.

— Je ne connais pas de journaux français. À part *Elle*, bien sûr. *Le chic de Paris*, dit-elle dans un français assez laborieux avant de demander :

« Vous enquêtez sur quoi, le mal de vivre la nuit dans les fast-foods de Manhattan ?

Jean-François avait terminé sa portion de frites, il but quelques gorgées acides et gazeuses (le soda était trop sucré et sirupeux, le fond de la cuve sans doute) puis se débarrassa du papier enveloppant le sandwich avant de répondre :

— Je ne sais pas encore. Je pense aborder la ville par l'intermédiaire d'une affaire criminelle, justement. Couvrir un fait divers. J'ai un ami qui est policier, ici.

— C'est sans doute plus excitant que de vendre de la bouffe à longueur de journée.

— Ouais, rétorqua platement Jean-François avant d'engloutir ses rondelles de dinde pressées entre deux tranches de pain.

Ce faisant, une goutte de moutarde jaillit du montage alimentaire et alla se répandre sur le sol. Pour faire passer le tout, il vida son gobelet et demanda :

— Qu'est-ce qui est dans l'air en ce moment ?

Laura récupéra le plateau et alla le vider dans la poubelle de la cuisine. Puis elle se dirigea vers un évier métallique pour le nettoyer. Tout en immergeant le plateau dans une eau saumâtre et graisseuse, elle lui répondit :

— Pas grand-chose. C'est partout pareil... Le problème du stationnement, peut-être. Ou le festival en plein air de Central Park. Vous savez, ça va sans doute vous décevoir, mais New

*Yaawk*, ce n'est plus la ville du crime. Nous ne sommes même plus dans le top ten des cités criminelles. C'est la lose ! C'est Miami la ville du crime, avec les touristes qui se font flinguer à la sortie de l'aéroport !

Jean-François avait profité de l'absence momentanée de la caissière pour tirer son carnet ainsi qu'un crayon de la poche de sa veste. Il y coucha de brèves notes concernant le décor. Alors qu'il était en train de transcrire quelques bribes du dialogue qu'il venait d'engager avec Laura, un homme vint s'accouder à ses côtés.

Il s'agissait d'un Noir filiforme vêtu simplement d'un manteau de toile élimée et d'un pantalon de jogging gris. Il était coiffé selon la mode rasta et dégageait une odeur pestilentielle. Son visage hagard était couturé et son nez semblait tordu, comme celui d'un boxeur. Il darda les yeux vers Jean-François avant de les lui planter agressivement dans le regard.

Malgré l'habitude des yeux hostiles, le journaliste se sentit mal à l'aise. Et il ne put s'empêcher de sursauter lorsque le clochard s'écria :

— Laura ! Bordel, viens me servir, je crève la dalle.

La caissière reposa le plateau sur la pile et revint vers le comptoir en s'essuyant les mains contre sa robe verte à rayures blanches. Son visage s'était mué en un masque de dureté, mélange de fierté et de mépris.

Jean-François s'écarta légèrement de la scène et continua à griffonner des notes supplémentaires. Se plantant devant le clochard, Laura laissa tomber ces quelques mots, d'un ton felleux :

— Je croyais t'avoir dit de ne jamais remettre les pieds ici.

— J'ai du fric ! Alors sers-moi ! rugit-il en extrayant deux malheureux quaters de la poche intérieure de son manteau.

Laura lui rétorqua avec un sifflement méprisant :

— T'as même pas assez pour te payer un verre de soda. Doux Jésus ! Tu t'en tiens une bonne, encore !

— C'est faux. J'ai calculé. J'ai juste de quoi acheter le milkshake compris dans le menu bacon.

— C'est un lot, on ne vend pas au détail.

Le clochard s'écarta du comptoir et éclata de rire. Jean-François nota au passage que sa démarche avait quelque chose d'hésitant, de balbutiant. Ses pas étaient vraisemblablement guidés par l'alcool. D'ailleurs, l'odeur de bière qui entourait le personnage décharné couvrait presque celle de sa crasse. Le crayon de Jean-François courait sur le papier, témoin et scribe de la scène.

Laura enfonça le clou :

— Si t'avais pas dépensé toute ton aide sociale à boire, t'aurais pu te payer un repas décent sans avoir à pinailler sur le prix d'un milk-shake.

Le clochard fit semblant de ne pas entendre cette dernière remarque et pour en rajouter, il se mit à chanter. Sa voix éraillée et discordante rendait inaudible ce qui semblait être un des standards de Marvin Gaye. Jean-François l'identifia comme *Sexual Healing* et le marqua sur son carnet.

Le clochard se mit à parodier un boxeur dans différentes attitudes. L'imitation n'avait rien d'amusant, bien au contraire. Elle flirtait avec les limites de la souffrance et du grotesque. Cet homme squelettique, seul sous les néons, boxant des ombres devant des plantes en plastique, lui évoqua une peinture de Francis Bacon.

Jean-François s'arrêta d'écrire. Il avait dérobé assez de détails pour ce soir. Et comme pour se faire pardonner, il commanda un sandwich agrémenté d'une boisson, pour le boxeur désarticulé. Laura lui fit savoir, en fronçant les sourcils, qu'elle n'appréciait pas le geste du journaliste.

Par contre, le clochard se perdit en louanges tellement appuyées qu'elles finirent par devenir gênantes.

— Vous n'auriez pas dû, lui dit Laura en encaissant la monnaie.

— Ce n'est pas grand-chose et de toute façon, je me ferai rembourser par le magazine.

— C'est pas le problème, doux Jésus. Mais ça leur donne des mauvaises habitudes. Regardez-le ! Il se laisse vivre dans sa propre misère et ne daignerait même pas lever le petit doigt si on lui offrait un autre job que celui de mendiant.

— Ta gueule, petite sœur ! lâcha le boxeur entre deux violentes bouchées arrachées au hamburger presque froid.

— Je suis pas ta sœur ! D'ailleurs j'aurais honte de toi si je l'étais. Je te choperais par le col de ton manteau puant et j'irais te plonger dans un bain bouillant...

Laura n'eut pas le temps de terminer sa phrase. L'un des balayeurs l'appela à l'étage, pour un problème de cendrier manquant. Elle quitta son poste, non sans avoir verrouillé sa caisse. Le clochard se tourna donc vers son bienfaiteur.

— Sacrée Laura, elle a vraiment pas la conscience de race. Remarque, c'est des conneries tout ça... De toute façon le problème avec elle, il se situe au niveau de la culotte... Laura, elle aime pas les hommes.

— Ah ? se contenta de répondre Jean-François, visiblement moins intéressé par des confidences d'alcoolique que par la tranche de vie précédente.

Le boxeur sous-alimenté éclata à nouveau de son rire caverneux, dévoilant au passage une dentition grisâtre et irrégulière.

— Non, c'est pas à quoi tu penses. Laura est pas gouine. Mais elle est vachement exigeante avec ses mecs. Une vraie peau de vache. C'est le problème avec nos sœurs. Ce sont les plus belles femmes du monde, mais elles sont trop possessives. Si tu veux un bon conseil, mec, te mets jamais à la colle avec une Black, si t'es un brin infidèle. Beau cul mais griffes d'acier. Les femmes noires sont...

Jean-François n'écoutait plus les paroles du clochard. Il se souvenait d'une citation lue dans un livre de Kurt Vonnegut. Ça disait : *Quand quelqu'un débute une phrase en disant par exemple, les Anglais sont ou les femmes sont... On peut être certain que ce quelqu'un s'apprête à lâcher une connerie.*

Jean-François souscrivait parfaitement à cette idée et si la misère dans laquelle se débattait le boxeur ne lui enlevait aucun droit au respect, elle n'en faisait certainement pas le détenteur d'une vérité absolue. Jean-François désirait partir, mais le babil larmoyant du clochard l'en empêchait.

— C'est comme pour le boulot. Je sais qu'il n'y en a pas. Et que même si je trouvais une place, on voudrait pas de moi parce que je suis Noir et à la rue. Alors pourquoi user mes semelles à arpenter les couloirs de l'administration sociale, hein ? Parce qu'en plus je les connais, moi. J'ai fait quelques séjours dans leurs centres de placement. Bon Dieu ! C'est pas mieux que la prison. C'est propre, ça y a pas à dire, tout est

blanc et ils nettoient la baraque au jet chaque matin avec des désinfectants et...

Brusquement, le boxeur posa une main ferme sur la clavicule de Jean-François et perdit son visage de quémendeur. D'une voix empreinte de gravité, il lui dit tout en le fixant de ses yeux rougis :

— *Tu es le chasseur d'ombres. Tu les trouveras. Ils joueront avec toi. Tu devras en embrasser un pour détruire l'autre. Mais rien ne finit jamais, petit homme de boue et de sang.*

Malgré l'haleine répugnante du boxeur sans domicile fixe, Jean-François fut fasciné et terrifié par ces paroles surgies de quelque enfer éthylique. Il recula et quitta précipitamment le clochard en lui disant :

— Au revoir, mes amitiés à Laura.

Il tourna le dos au comptoir et s'éloigna. L'odeur de la rue lui fit un effet roboratif malgré la lourdeur résiduelle. Celle-ci avait en effet chauffé pendant une journée entière et profitait de la nuit pour expulser la chaleur capturée par son bitume.

Le journaliste rejoignit le Malibu Hotel. Le bilan de cette soirée ne lui apparut pas complètement négatif, malgré la trouille irrationnelle qu'il avait eue face au boxeur fou. Il s'était surpris à éprouver à nouveau du plaisir en couvrant son calepin de notes éparées. Comme à l'époque bénie où le magazine encensait le moindre de ses articles. Pourtant Jean-François ne se faisait aucun doute sur la valeur de ce qu'il venait d'arracher à la réalité urbaine. Ce n'était pas grand-chose, juste une anecdote, les paroles d'un fondu, et son rédacteur en chef n'oserait plus publier ce genre de papier. Mais c'était un début. Il avait relancé sa machine à écrire mentale et se sentait prêt à attaquer n'importe quel type d'enquête.



# Downtown

1995

Je ne sais pas ce qui me force à me réveiller. Le soleil qui, passant par la vitre de la mezzanine, vient me cogner les yeux ; la chaleur, insupportable, qui a changé mon duvet en une éponge à sueur, ou tout simplement ma vessie. Je n'aurais pas dû boire tant de bière, hier soir.

Je me lève et traîne mon corps efflanqué jusqu'à la salle d'eau pour vider mon trop-plein. Après un rasage énergique suivi d'une douche tiédasse, je reviens m'habiller dans la chambre, tandis que Xavier s'éveille à son tour. Il bâille, s'étire et finit par grommeler :

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures.

— Putain, pas moyen de faire la grasse mat'.

— Habille-toi, on a du boulot.

Il se redresse en grognant et se gratte le ventre.

— Ouais, Jef. À propos, faut pas oublier de passer chez un photographe.

— Pour ton Pentax ? Tu sais, ça ne presse pas, on a toujours mon appareil.

— Ouais, mais c'est pas pareil. C'est mon Pentax. En plus, c'est pas pour me vanter mais je touche ma bille niveau photo. De toute façon, on n'a pas encore commencé l'enquête. Alors on a du temps libre, non ? Autant en profiter !

— D'accord, on va y aller. Mais après... On a un truc à faire.

— Quoi donc ?

— Marco, mon pote flic, bosse dans un commissariat à deux rues d'ici.

Il se lève et s'habille tandis que je me sers un verre d'eau. Une des portes s'ouvre alors et je vois débouler Moshé, l'homme qui était en charmante compagnie, la nuit dernière. Il me serre la main et me demande si nous n'avons besoin de rien. Je le rassure. Avant de me quitter, il me propose de prendre un pot avec lui un soir, dans un des bars du coin.

Quand Xavier est prêt, nous quittons le loft. Le ciel, ce matin-là, est légèrement brumeux, mais il ne fait aucun doute qu'après la rapide dissipation du léger brouillard, le soleil et la chaleur vont être impitoyables.

Au bout de Reade Street, il y a un *deli* spécialisé dans les fruits et légumes frais. Un camion est garé devant les étales et une bande de Coréens est en train de s'affairer tout autour. Nous passons devant une boutique spécialisée dans les objets africains puis devant un magasin de comics. Je me repère plus facilement que la nuit dernière et nous atteignons bientôt Hudson Street. Le commissariat de Marco n'est pas très loin.

Immédiatement, j'ai un flash ! Des impressions diffuses. Quelque chose comme la mémoire des lieux. Je n'ai pas oublié ces larges rues bordées d'allées piétonnes d'où surgissent des lampadaires en fer forgé. Je me rappelle parfaitement ces grands immeubles rouges ou bruns, couverts de larges vitres qui vous aveuglent lorsque le soleil les frappe de plein fouet.

La mémoire des lieux est une chose importante. Je dois m'en souvenir à tout prix. C'est mieux qu'un guide.

La circulation est loin d'être fluide. Les automobiles et les taxis jaunes se collent tellement qu'on a le sentiment qu'ils vont profiter d'un moment d'inattention du conducteur pour se chevaucher, parodiant ainsi un accouplement bestial. Nous retrouvons notre station de métro et le gros tube de métal planté dans la rue qui continue à cracher de la fumée. Xavier, son appareil autour du cou, aborde un des vendeurs coréens pour lui demander où il pourrait faire réparer son Pentax. J'en profite pour dégainer carnet et crayon.

*Revenir ici, pour moi, un an après, équivaut à pénétrer une nouvelle fois dans ce territoire inconnu qu'est l'esprit humain. Labyrinthe similaire à ces rues de Manhattan que nous sillonnons de façon à retrouver les traces d'une des tragédies les plus affreuses et les plus incompréhensibles de cette décennie.*

*Il est maintenant huit heures et demie et je me dirige vers le commissariat de Duane Street pour y reprendre le fil de ce drame déjà ancien, mais qui restera gravé en lettres de sang sur les âmes meurtries des parents et amis des trop nombreuses victimes.*

J'ai le cœur dans un sac en papier froissé et des piqûres salées dans les yeux. Je déchire ma feuille et range mes instruments dans ma poche. Remise en route trop brutale. Je ne suis pas encore tout à fait prêt.

— Jef, le mec me conseille de descendre jusqu'au World Trade Center. C'est à côté, première à droite.

— À cette heure ? On va se retrouver dans la cohue.

— Allez, quoi...

Je cède et nous nous dirigeons à l'opposé de notre destination initiale. Le World Trade Center commence juste après un grand bureau de poste gris. Les tours jumelles se perdent dans le bleu du ciel et des milliers de yuppies, en costard cravate ou tailleur, s'engouffrent à leurs pieds, par une entrée souterraine reliée au métro. Bien sûr, Xavier veut se faire un plan touristique :

— Juste une petite virée en ascenseur, juste une !

— On va poser ton appareil dans un magasin et on va s'offrir un petit déj', c'est tout !

Nous nous infiltrons dans le flux industriel et marchons dans ces couloirs aseptisés, saturés de néons et de magasins de luxe. Du côté de la boutique de la Warner Bros, je remarque un homme du service de l'entretien. Accroupi, il gratte un graffiti à l'aide d'une bombe et d'une éponge.

Et ce graffiti me rappelle... *L'Ombre* !

Comme un gant d'acier posé sur ma nuque.

Je m'approche du mur et me penche au-dessus de l'agent d'entretien pour détailler l'inscription. Xavier ne m'a pas vu

et il s'est déjà engagé dans un couloir adjacent. L'agent me regarde, un peu étonné.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce tag... m'intéresse.

L'agent se gratte le front du bout du pouce et ricane :

— Chacun son truc, hein ? Moi c'est la propreté, alors je n'apprécie pas ce genre de barbouille. Quoique, celui qui a fait ça, c'est un fortiche. J'veux dire, les couloirs sont drôlement bien contrôlés. Faut être malin et rapide pour poser un tag ici.

D'une main nerveuse, je reporte la teneur du message du graffiti sur le papier et j'ai juste le temps de le faire disparaître avant que Xavier ne revienne et dise :

— Ah t'es là ! Bon Dieu, je croyais que je t'avais perdu. T'as trouvé un truc intéressant ?

— Non, rien de particulier. J'étais simplement en train d'admirer un tag.

— Tu t'intéresses à ça, toi ? Marrant, je te voyais pas trop kiffer l'art de rue.

Pour moi, ces messages sont aussi les révélateurs de certaines tensions souterraines. Comme celui que je viens de découvrir. Des liaisons, des contacts avec le monde de l'écran d'une vieille amie. Je m'en servirai pour faire le lien avec l'affaire et ma nouvelle enquête. Une ouverture sur le passé.

Nous repartons et trouvons un magasin photo. Nous confions l'appareil de Xavier à un caissier qui nous demande d'attendre une petite heure. La panne, en effet, est bénigne et le photographe n'en aura pas pour très longtemps à effectuer la réparation. Un ressort grippé et fatigué. Pour passer le temps,

j'invite mon assistant à prendre un petit déjeuner dans un café situé à quelques boutiques de l'atelier.

C'est une sorte de cafétéria aménagée et décorée de façon à évoquer un café viennois. Nous nous installons dans un coin tranquille et je commande des œufs brouillés ainsi qu'une pinte de jus d'orange tandis que Xavier choisit un mets plus classique, café noir et gros beignet au chocolat. Nous ne nous adressons pas un mot avant d'avoir terminé notre collation respective. Je finis le premier. Je repose ma tasse et détaille le décor environnant.

Je ne repère qu'une jeune femme, assise devant nous. Seule à sa table, elle lit le journal en touillant son café à l'aide d'une minuscule cuillère en plastique. Elle porte une longue robe noire ainsi qu'une chemise blanche froissée couverte aux épaules par un petit châle couleur rouille. Ses cheveux noirs, longs et torsadés, prennent d'étranges reflets mordorés sous l'éclairage blafard généreusement dispensé par des néons dont la forme rappelle d'antiques lampes à gaz. Parodie européenne.

Son visage est d'une pâleur malade et le contour de ses yeux marron semble encerclé par de petites touches sombres et grumeleuses, vestiges témoignant d'un maquillage que les larmes ou la sueur ont dû effacer. Je me surprends à la dévisager comme un collégien. Je la dévore des yeux lorsqu'elle porte son attention sur sa lecture et, quand elle relève la tête, je détourne le regard. Je réagis comme un adolescent obsédé et timide. Cette inconnue est une figure morbide. Excitante et glaçante à la fois.

Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas adressé la parole à une femme autre qu'une collègue de travail, une serveuse ou ma sœur, Cathy. De toute façon, depuis que j'ai quitté Esther,

j'ai l'impression que le désir n'a cessé de couler de ma plaie la plus profonde. Alors, à quoi bon ?

Impuissant. Homme au sexe presque mort. J'ai accepté la sentence de mon corps.

Je secoue légèrement la tête, comme pour chasser les pensées noires qui ont tendance à s'y développer depuis que je suis revenu ici, et commande un second café. Je crois que Xavier a repéré mon manège de mateur. Il me sourit et me dit :

— T'as remarqué la petite, en face ?

— Pardon ?

— Oh, arrête ça, tu veux. Je t'ai vu avec tes yeux gluants. On aurait dit que tu te préparais à la bouffer toute crue. Les gothiques, c'est ton truc, non ?

Il m'aurait piqué avec une aiguille électrique que ça ne m'aurait pas fait autant d'effet. Je me dresse brusquement et pousse ma tasse du coude. Celle-ci glisse contre la table en plastique, imitation marbre, avant de s'éclater sur le sol dans une gerbe d'éclats poisseux et sucrés.

*Bouffer toute crue.*

La serveuse arrive à ce moment précis et je me mets à bredouiller tout en me confondant en excuses.

Xavier, quant à lui, accentue son sourire et s'allume une cigarette.

*Yeux gluants, pédonculés et vibratiles, penchés sur un corps d'enfant.*

— Excusez-moi, je... suis si maladroit.

*Mains courtes aux ongles ras, caressant le bas-ventre soyeux. Respirations mélangées, l'une âcre et bruyante, l'autre chargée d'une odeur de vomi et de drogue.*

La serveuse se baisse pour ramasser les morceaux et me dit :  
— Ce n'est rien, ça arrive souvent. Tenez, voilà votre café.

*Le soleil s'infiltré par un store mal fermé et vient se poser sur deux corps soudés en une étreinte forcée et douloureuse. Acte de dévoration par un ventre duquel émerge une gueule garnie de crocs jaunes et de multiples langues translucides.*

La fille d'en face pose son livre, *sa peau est agitée d'ondes liquides, sa chair devient une membrane déchaînée puis elle ouvre ses paupières sur des orifices dentés, déploie ses cheveux et étrangle mon cri dans le sang de son bas-ventre.*

Je bafouille :

— Vous mettrez ça sur l'addition, je... C'est ma faute. Je suis si maladroit.

Pour la première fois, une hallucination parfaite.

Crétin ! Tu t'es laissé aller à la déferlante des pires souvenirs. Ils montent en moi. Ils se font de plus en plus pressants chaque jour. J'ai beau les refouler, ils s'acharnent, se mêlent à la réalité, deviennent visions et illusions. Je dois m'en tenir à mon idée de départ.

Fais-les revenir dans l'ordre, soulève le voile de ta mémoire avec lenteur et prudence. Ne laisse pas ce genre de détails te sauter à la gueule comme autant de pit-bulls sanguinaires.

J'insiste et la serveuse finit par accepter, presque à contre-cœur, de me facturer la tasse brisée. Puis elle va s'occuper d'un groupe de clients qui viennent juste d'arriver.

— Eh, Jef, t'es troublé ? C'est à cause de la fille.

— Oui, c'est à cause d'elle.

Je mens puis déguste le breuvage amer qui me brûle la langue. Xavier poursuit :



— T'es marié ?

— Non, mais ça a été juste. J'ai vécu pas mal de temps avec une ex-camarade de fac. Ça a duré presque sept ans. Jusqu'au jour où je suis venu ici...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me suis trop impliqué dans mon enquête.

— Tu ne pouvais pas te prendre quelques jours de repos, histoire de recoller les morceaux ? Quand même, elle ne devait pas être trop compréhensive pour balancer sept ans de vie commune au vide-ordures.

— C'est pas si simple. D'abord, j'étais enchaîné à mes investigations. Comme maintenant, il fallait que je dégote un gros scoop, un truc juteux. Sinon, le Boss me jetait. Je n'avais pas le choix. Mais ce n'est pas ça qui a mis notre couple par terre. On a eu quelques frictions bien sûr, mais on se consolait en se disant que ça ne durerait que deux mois au maximum et qu'avec le fric que ça me rapporterait, nous pourrions nous offrir des vacances de rêve.

— Et ça t'a pas rapporté assez ?

— Oh que si, c'est d'ailleurs ce qui m'a servi à tenir jusque-là, je veux dire financièrement. C'est là, en dedans que ça a cassé, affirmé-je en me frappant le front du plat de la main.

Je continue :

— L'affaire m'a foutu en l'air. Je pensais avoir les tripes solidement accrochées après avoir effectué pas mal de reportages assez durs. Mais je pouvais pas prévoir que... Eh dis donc, ça va faire bientôt une heure ! Ton appareil doit être prêt. Bon, on paye et on y va.

Nous nous sommes levés, épiés par la jeune femme au châle rouille qui devait avoir entendu notre conversation. Je suis certain qu'elle a remarqué mon trouble, mon regard vitreux. Ses dents, parfaites, luisent dans l'ourlet de ses lèvres. Un détail qui me fait serrer les poings. Une menace qui se dessine.

Paranoïa ou extrême lucidité ?

Après avoir récupéré le Pentax, nous sortons du World Trade Center et remontons Hudson Street vers le commissariat central.

Je dois faire gaffe maintenant. J'arrive à l'entrée du tunnel. À moi de savoir si j'y entre ou pas...

## 1994

Le journal froissé traversa la rue, poussé par une bourrasque tiède. Il longea le trottoir sur lequel marchait Jean-François et, par un étrange fait du hasard, vint se coller contre ses chevilles. Le journaliste, qui portait un pack de Corona, s'arrêta et secoua le pied droit tout en s'appuyant contre le mur rugueux de l'immeuble faisant le coin de Clarkson Street.

Mais rien n'y fit, le journal moisi restait attaché à sa jambe à la manière d'une bannière molle. Agacé, Jean-François se baissa pour poser ses bières sur le sol avant d'arracher le papier indésirable. Enfin, il roula le débris de journal en boule et le lança en direction d'une poubelle.

Il profita de l'occasion pour tirer son calepin de sa poche et pour vérifier une dernière fois l'adresse de Marco. C'était la bonne rue, il ne lui restait plus qu'à repérer le numéro 257.

Il se remit en marche, tenant les bières contre sa poitrine et observant avec attention les plaques noires apposées sur la face des grands immeubles modernes et blancs qui l'encerclaient.

Après un bon quart d'heure de marche, il repéra enfin l'adresse exacte. Il poussa une grille métallique et grimpa quelques marches. Arrivé devant la lourde porte d'entrée, un portier philippin vint lui ouvrir et lui demanda :

— Que voulez-vous ?

— Voir M. Camara, je suis Jean-François Langley.

Le portier lui demanda d'attendre quelques instants, pendant qu'il vérifiait. Après quelques paroles échangées par téléphone, le portier laissa entrer Jean-François et lui dit :

— Cinquième étage, à gauche.

Le hall était d'un brun sombre, éclairé par des halogènes discrets, et l'ascenseur était parfaitement propre. Tout cela sentait le bon ton ostentatoire. La porte s'ouvrit et Jean-François entra dans le couloir. Marco l'y attendait. C'était un trentenaire charnu aux cheveux très noirs, aux yeux verts et à la peau blême. Il portait un jean, un T-shirt à l'effigie des Mets ainsi qu'un bracelet en cuir serti d'émeraudes.

Il lui serra vigoureusement la main et lui demanda :

— Alors Jef, bien installé au Malibu ?

— Ça va.

— C'est là que j'étais descendu, moi aussi... Avant de rencontrer Amanda. Quand je n'étais qu'un pauvre *Frenchy*.

— Où je mets les bières ?

— Amène-toi, le frigo est là.

L'appartement était vaste et impeccable. Au milieu du grand salon, Marco avait installé un billard américain, 8 *pool*.

Plus loin, on devinait une chaîne Marantz cernée par des *CD towers* et un grand téléviseur japonais. Le bureau, en acajou, soutenait un Mac dernier cri avec scanner et imprimante laser.

Marco lui prit le pack des mains et le rangea au freezer, entre une bouteille de tequila et une de gin. Jean-François se posa sur un tabouret en face d'un bar bien garni et Marco lui proposa un apéro. Jack Daniel's avec un peu de glace.

— Ta femme n'est pas là ?

— Elle bosse cette nuit, mais elle te fait savoir que tu es le bienvenu chez nous.

— T'es bien installé, dis donc. Ça paye bien la police à New York. Tu m'avais dit que tu avais trop petit pour me loger.

— Ouais... Mais je ne vais pas te mentir, c'est Amanda qui loue l'appart et une bonne partie du reste. C'est plutôt chez elle, quoi. Et elle n'aime pas trop les invités... Moi, j'ai été assez malin pour tomber amoureux fou d'une femme qui m'entretient. Et toi, toujours avec Esther ?

— Ouais.

— Chapeau. Les couples qui ont la vie dure ça m'a toujours fasciné. Je ne sais pas si j'en serai capable un jour. Même si avec Amanda, ça a l'air sérieux... Enfin.

Marco leva un toast en l'honneur de ce record de fidélité et de longévité puis ajouta :

— Tu m'excuseras, mais j'ai pas eu le temps de préparer le dîner. Va falloir te contenter d'une barquette de chez Balducci. Un traiteur rital. Si tu pouvais mettre la table pendant que je réchauffe tout ça. Les couverts sont sur ta droite, tu n'auras qu'à les mettre sur mon bureau, au milieu et on rapprochera les fauteuils. Tu m'excuses, mais c'est un peu improvisé.

— Ça sera parfait, de toute façon, ça peut pas être pire que le Blimpie.

— T'es vraiment allé manger là-bas ?

— J'ai eu mal au ventre toute la nuit.

Marco sourit et enfourna les deux portions dans la gueule carrée de son micro-ondes avant d'appuyer sur le bouton de mise en marche.

— Pas étonnant.

Jean-François posa sa veste sur le dossier d'un des fauteuils et dressa la table en quelques secondes. En déplaçant une pile de papiers, il découvrit un revolver gris et massif.

— C'est ton pétard de service ?

— Tout juste, l'ami. Un Glock M19. Automatique. 9 mm. Tu vois, on s'adapte aux nouvelles réalités de la ville.

— C'est si dur que ça ?

Le flic se resservit un verre de whisky et répondit :

— Je déconne. Ça s'est vachement amélioré ces dernières années. L'État et la mairie ont fait des efforts considérables. Tolérance zéro, recrutement en masse de flics mieux formés, plus de social et surtout, l'héroïne est revenue en force sur le marché. Elle a détrôné le crack. Les zombies de l'héro sont plus cool que les crackés. Sinon, routine, routine et encore routine. Enfin, en déterrants certains cadavres du service, je t'ai trouvé quelques pistes qui peuvent se révéler intéressantes.

— Des cadavres ?

— C'est du jargon interne. Ça veut simplement dire que ce sont des affaires en instance, mais non prioritaires. On s'en occupe quand on en a le temps. Tu veux une sauce avec ton bœuf à la japonaise ?

— Traiteur rital pour bouffe asiatique ?

— Ouais, ils ont de tout chez Balducci. Même l'incroyable et légendaire bœuf de Kobe. Bestiole élevée à la bière et massée quotidiennement.

— Mais ça coûte une fortune.

— 900 francs le kilo et c'est pour ça que j'espère qu'il sera à la hauteur. C'est ce que j'ai acheté. Installe-toi, Jean-François. Tu n'as qu'à ranger mon gun dans le tiroir.

Au cours de ce repas impérial, ils échangèrent quelques banalités nostalgiques, se remémorant une salade de souvenirs enjolivés par la patine du temps. Puis après le dessert, Jean-François posa la question cruciale :

— Si on en venait à l'enquête ?

— C'est vrai que t'es là pour ça. Attends, j'ai mis les trucs intéressants sur mon disque dur. Je te fais une sortie.

Pendant que l'imprimante grésillait, Jean-François jeta un œil sur les listings. Marco stockait des renseignements sur son boulot. Noms et spécialités de certains braqueurs, plaques d'immatriculation des voitures volées, renseignements sur des petits dealers...

— T'es drôlement organisé.

— J'aime bien conserver des dossiers. Contrairement à toi, je n'ai pas une mémoire formidable.

Marco prit la première feuille et dit :

— Tiens, ça devrait te brancher, ça. L'histoire d'un mec qui se baladait dans Tribeca avec son copain « Georges » et qu'on a confisqué.

— Qu'est-ce que c'est que cette affaire ? Où est le délit ?

— « Georges » est un cerveau humain conservé dans un bocal de formol. Le mec s'appelait John Hricak, le juge lui a

rendu le bocal après un émouvant plaidoyer. Mais bon, impossible de savoir d'où vient la cervelle, Hricak n'a rien lâché. J'y étais pas mais on m'a raconté que ça valait le détour de l'entendre chialer en demandant qu'on lui rende « Georges ». J'ai l'adresse de Hricak. Un cracké de première. Ça ferait un bon sujet d'interview...

— Un peu faible. À peine de quoi alimenter quelques lignes dans une chronique délirante.

— J'ai aussi une secte en réserve, *midtown*, à deux blocks du Malibu Hotel. Le club du câlin, leur devise c'est : combattre le stress par des mamours. Mais en fait ça pourrait bien cacher un réseau de prostitution ou d'échangistes.

— C'est pas mal ça, en plus ça va plaire au canard. Mon rédacteur en chef adore tout ce qui est racoleur. Je vois déjà le genre de photos qu'ils vont mettre à côté de mon article.

— Alors tu prends ?

— T'as autre chose ?

— Des gosses et des jeunes gens qui disparaissent. Ados.

— Fugues ?

— Non, ceux-ci on les retrouve assez facilement. Là, c'est le mystère. On en a paumé environ une vingtaine en moins d'un an, et personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Toutes les hypothèses sont permises, de la traite des gamins jusqu'aux trafiquants d'organes. Moi, je penche plutôt pour la première hypothèse, une affaire de proxénétisme avec des ramifications internationales. Enfin, dans le fond, j'en sais rien. Si ça te branche, j'ai noté toutes les adresses des familles ainsi que divers bars un peu louches, de ceux fréquentés par les ogres des rues.

— Ogres des rues ?

— Pornographes à la recherche de jeunes talents, maniaques en tout genre et maquereaux polyvalents. En plus, grâce à ton magazine tu pourrais toucher plus de monde que nous avec nos avis de recherche derrière les cartons de lait. J'ai lu certains de tes papiers et je sais que tu t'y connais pour émouvoir les gens. Avec un peu de chance, la presse d'ici reprendra tes recherches... Qu'est-ce que t'en dis ?

— J'en sais rien. À tout prendre, je préférerais la secte parce que ça correspond mieux au nouvel esprit du magazine. Et puis *Babel* n'est pas beaucoup diffusé ici.

— Bah si tu commences à en parler, ça va forcément avoir un écho ici. L'info est mondiale, mon pote, mais tu fais comme tu veux, Jean-François, répondit Marco Camara en lui tendant la feuille contenant tous les détails sur le club du câlin.

Le journaliste hésita un instant. Il se leva, mais sans prendre le papier tendu par l'inspecteur de police. Jean-François se passa la main à travers sa chevelure rousse légèrement frisée et dit :

— Après tout, vous devez être sur les dents pour l'histoire des gamins disparus.

— C'est pas si simple. D'abord on n'a pas le moindre début de piste. Ensuite la majeure partie de ces gosses sont... comment tourner ça... sont originaires de quartiers... pauvres. Avec tout ce que ça implique. Les communautés sont des groupes puissants et sensibles à New York. Faut faire gaffe à ce qu'on fait. Et puis, ce n'est pas jugé prioritaire. La municipalité n'a pas jugé opportun d'en parler dans les médias. On a préféré les diluer dans les stats des disparus. Mais il y a trop de



similitudes, tu comprends ? On est plusieurs à pressentir une sale affaire. Remarque peut-être qu'on se trompe.

— Alors, tu me livres un scoop fumant dans mon assiette ?

— Tu vois, si on pouvait mettre d'autres flics sur le coup, je suis certain qu'on pourrait remonter jusqu'au proxénète ou jusqu'au studio cinématographique pourri qui se sert de ces pauvres gosses. Mais on est déjà débordés, et avec l'été torride qui s'annonce entre les gangs, la drogue et les mecs qui vont virer cinglés avec la chaleur, ça va chauffer dans le centre...

— Et je pense que la majorité municipale a d'autres chats à fouetter.

— Je sais que ça va te paraître cynique mais il y a encore pas mal de problèmes de criminalité ici, même si la situation s'est bien améliorée. Vingt jeunes *borderline* ne représentent pas grand-chose. Du moins, d'un point de vue statistique. C'est pour ça que si tu pouvais t'en occuper...

— Je suis pas un flic, moi.

— Et tu n'es pas américain. Tu n'appartiens à aucune communauté. Les gens se confieront d'autant plus facilement. Et je t'assure que je tiens à ta disposition toutes les informations que tu seras susceptible de me demander, comme on dit. J'ai commencé à bosser sur l'affaire. En solo et sans mandat, ni rien. Mais je n'ai plus le temps de m'en occuper. C'est pas top avec Amanda en ce moment. Faut que je recolle quelques morceaux, tu vois.

Jean-François fit quelques pas dans le salon et dit :

— Comme dans les séries télé, hein ?

— Écoute, Jean-François, prends ça comme un échange de bons procédés. La police ne peut pas s'occuper de tous

les gosses perdus. New York c'est aussi un grand escamoteur. C'est propice aux disparitions. Je crois sincèrement que tu peux m'aider. Un article contre un coup de main.

Jean-François émit un léger sourire et répondit :

— Va pour tes jeunes disparus.

*(Fin de l'extrait)*

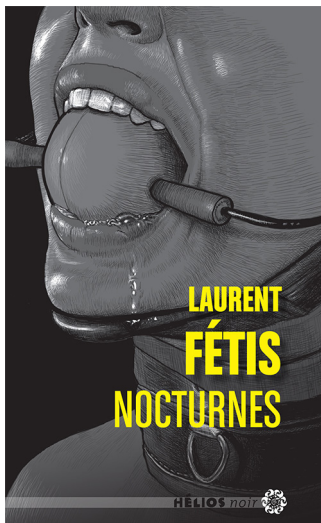
“Il lâche la hache sanglante qu’il tient entre ses doigts épais et me dit en face, le plus tranquillement du monde : — J’ai pris beaucoup de plaisir.”

Au milieu des années 1990, Jean-François Langley plonge dans la gueule de l’enfer à New York pour débusquer un serial killer et arracher à ses griffes des ados promis à une mort certaine. Mais derrière cet acte de bravoure et la célébrité qui en résulte, un autre piège l’attend, celui de la dépression. En quelques mois, il perd sa femme, son boulot et ses amis.

Alors un an plus tard, en quête de rédemption, il décide de repartir sur les lieux de son enquête et découvre des éléments nouveaux. Et si l’affaire n’était pas totalement terminée ?

Il entame dès lors un flirt avec la mort et la folie...

*Né en 1970, Laurent Fétis a commencé sa carrière d’écrivain très jeune, multipliant les thrillers et les romans gores chez le Fleuve, la Série Noire ou bien encore la Branche. Nocturnes est une nouvelle preuve de son talent et de sa capacité à nous tenir en haleine.*



## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 9 €  
(clie)

En numérique : 3.99 €  
(clie)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-804-8